FRC 4 33795 A.

Case
FRC
26811

CONSIDERATIONS

SUR LA

GUERRE ACTUELLE

DES TURCS

Par Mr. de Volney.

Le Tems présent est gros de l'avenir. Leibnitz.

A LONDRES.

1788.

THE NEWBERRY
LIBRARY

PARMI les événemens qui depuis quelques années ſemblent ſe multiplier pour changer le ſyſtême politique de l'Europe, il n'en eſt ſans doute aucun qui préſente des conſéquences auſſi étendues que la guerre qui vient d'éclater (1) entre les Turcs & les Ruſſes. Soit que l'on conſidere les diſpoſitions qu'y portent les deux Puiſſances, ſoit que l'on examine les intérêts qui les diviſent, tout annonce une querelle opiniâtre, ſanglante, & repouſſe d'abord comme chimérique cet eſpoir de paix dont on veut encore ſe flater: comment en effet concilier des prétentions diamétralement oppoſées, & cependant abſolues? D'une part, le Sultan exige l'entiere révocation de toutes les ceſſions qu'il a faites depuis la paix de *Kaïnardji* (en 1774): d'autre part, l'Impératrice ne peut abandonner gratuitement les fruits de treize ans de travaux, de négociations, de dépenſes: des deux côtés, une égale néceſ-

(1) J'ai commencé d'écrire à la fin d'Octobre 1787, lorſque les nouvelles de la guerre étoient encore récentes.

ſité commande une égale réſiſtance. Si la Ruſſie rend la *Crimée*, elle ramene ſur ſes frontieres les dévaſtations des Tartares, elle renonce aux avantages d'un commerce dont elle a fait tous les frais : ſi les Turcs la lui concedent, ils privent Conſtantinople d'un de ſes magaſins, ils introduiſent leur ennemi au ſein de leur Empire, ils l'établiſſent aux portes de leur Capitale : joignez à ces motifs d'intérêt les diſpoſitions morales ; dans le Divan Ottoman, le chagrin de décheoir d'une ancienne grandeur, l'allarme d'un danger qui croît chaque jour, la néceſſité de le prévenir par un grand effort, celle même d'obéir à l'impulſion violente du peuple & de l'armée ; dans le Cabinet de Pétersbourg, le ſentiment d'une ſupériorité décidée, le point d'honneur de ne pas rétrograder, l'eſpoir ou plutôt l'aſſurance d'augmenter ſes avantages ; dans les deux Nations, une haine ſacrée qui, aux Ottomans, montre les Ruſſes comme des inſurgens impies, & aux Ruſſes, peint les Ottomans comme les ennemis invétérés de leur Religion, & les uſurpateurs d'un

Trône & d'un Empire de leur Secte. Avec un état de choſes ſi violent, la guerre eſt une criſe inévitable : diſons-le hardiment, lors même que par un retour improbable, l'on calmeroit l'incendie préſent, la premiere occaſion le fera renaître ; la force ſeule décidera une ſi grande querelle : or, dans ce conflit des deux Puiſſances, quelle ſera l'iſſue de leur choc? Où s'arrêtera, où s'étendra la ſecouſſe qu'en recevra l'un des deux Empires? Voilà le ſujet de méditation qui s'offre aux ſpéculateurs politiques ; c'eſt celui dont je me propoſe d'entretenir le Lecteur : & qu'il ne ſe hâte point de taxer ce travail de frivolité, parce qu'il eſt en partie formé de conjectures. Sans doute il eſt des conjectures vagues & chimériques, enfantées par le ſeul déſœuvrement, haſardées ſur des bruits ſans vraiſemblance, & celles-là ne méritent point l'attention d'un eſprit raiſonnable : mais ſi les conjectures dérivent de l'obſervation de faits authentiques, & d'un calcul réfléchi de rapports & de conſéquences, alors elles prennent

un caractere différent ; alors elles deviennent un art méthodique de pénétrer dans l'avenir : c'eſt des conjectures que ſe compoſe la *prudence*, ſynonyme de la *prévoyance ;* c'eſt par les conjectures que l'eſprit inſtruit de la génération des faits paſſés, prévoit celle des faits futurs : par elles, connoiſſant comment les cauſes ont produit les effets, il devine comment les effets deviendront cauſes à leur tour ; & de-là l'avantage de combiner d'avance ſa marche, de préparer ſes moyens, d'aſſurer ſes reſſources : pendant que *l'imprudence* qui n'a rien calculé, ſurpriſe par chaque événement, héſite, ſe trouble, perd un temps précieux à ſe réſoudre, ou ſe jette aveuglément dans un dédale d'abſurdités : lors donc que les conjectures que je préſente n'auroient que l'effet d'exercer l'attention ſur un ſujet important, elles ne ſeroient pas ſans mérite. Le temps à venir décidera ſi elles ont une autre valeur. Pour ne pas abuſer du temps préſent, je paſſe ſans délai à mon ſujet ; il ſe diviſe de lui-même en deux

parties : dans la premiere, je vais rechercher *quelles ſeront les ſuites probables des démêlés des Ruſſes & des Turcs :* dans la ſeconde, j'examinerai *quels ſont les intérêts de la France, & quelle doit être ſa conduite.*

PREMIERE QUESTION. *Quelles ſeront les ſuites probables des démêlés des Ruſſes & des Turcs ?*

POUR obtenir la ſolution de cette eſpece de Problême, nous devons procéder, à la maniere des Géometres, du connu à l'inconnu : or, l'iſſue du choc des deux Empires dépendant des forces qu'ils y emploieront, nous devons prendre idée de ces forces, afin de tirer de leur comparaiſon le préſage de l'événement que nous cherchons. A la vérité, nos réſultats n'auront pas une certitude mathématique, parce que nous n'opérons pas ſur des êtres fixes ; mais dans le monde moral les probabilités ſuffi-

ſent ; & quand les hypotheſes ſont fondées ſur le cours le plus ordinaire des penchans & des intérêts combinés avec le pouvoir, elles ſont bien près de devenir des réalités. Commençons par l'Empire Ottoman.

Il n'y a pas plus d'un ſiecle que le nom des Turcs en impoſoit encore à l'Europe, & des faits éclatans juſtifioient la terreur qu'il inſpiroit. En moins de 400 ans l'on avoit vu ce Peuple venir de la Tartarie s'établir ſur les bords de la Méditerranée, & là, par un cours continu de guerres & de victoires, dépouiller les ſucceſſeurs de Conſtantin, d'abord de leurs Provinces d'Aſie ; puis franchiſſant le Boſphore, les pourſuivre dans leurs Provinces d'Europe, les menacer juſques dans leur Capitale, les reſſerrer chaque jour par de nouvelles conquêtes, terminer enfin par emporter Conſtantinople, & s'aſſeoir ſur le Trône des Céſars : de-là, par un effort plus actif & plus ambitieux, on les avoit vus reportant leurs armes dans l'Aſie, ſubjuguer les Peuplades de l'Anadoli, envahir l'Arménie,

repouſſer le premier des Sofis dans la Perſe, conquérir en une campagne les pays des anciens Aſſyriens & Babyloniens, enlever aux Mamlouks la Syrie & l'Egypte, aux Arabes l'Yemen, chaſſer les Chevaliers de Rhodes, les Vénitiens de Chypre; puis rappellant toutes leurs forces vers l'Europe, attaquer Charles-Quint & camper ſous les murs de Vienne même; menacer l'Italie, ranger ſous leur joug les Maures d'Afrique, & poſſéder enfin un Empire formé de l'une des plus grandes & des plus belles portions de la Terre.

Tant de ſuccès ſans doute avoient droit d'en impoſer à l'imagination, & l'on ne doit pas s'étonner qu'ils aient fait ſur les Peuples une impreſſion qui ſubſiſte encore. Mais les Turcs de nos jours ſont-ils ce que furent leurs aïeux? Leur Empire a-t-il conſervé la même vigueur & les mêmes reſſorts que du temps des Selim & des Soliman? Perſonne, je penſe, s'il a ſuivi leur hiſtoire depuis cent ans, n'oſera ſoutenir cette opinion; cependant, ſans que

l'on s'en apperçoive, elle ſe perpétue : telle eſt la force des premieres impreſſions, que l'on ne prononce point encore le nom des Turcs, ſans y joindre l'idée de leur force premiere. Cette idée influe ſur les jugemens de ceux mêmes qui ont le moins de préjugés ; & il faut le dire : parmi nous c'eſt le petit nombre. Au cours ſecret de l'habitude, ſe joint un motif d'intérêt produit par notre alliance & nos liaiſons de commerce avec cet Empire ; & ce motif nous porte à ne voir les Turcs que ſous un jour favorable : de-là une partialité qui ſe fait ſentir à chaque inſtant dans les relations de faits qui nous parviennent ſous l'inſpection du Gouvernement ; elle régnoit ſur-tout dans ces derniers temps que, par une prévention biſarre, un Miniſtre s'efforçoit d'étouffer tout ce qui pouvoit déprécier à nos yeux les Ottomans. J'ai dit une prévention biſarre, parce qu'elle étoit ſans fondement & ſans retour de leur part : j'ajoute une politique mal-habile, parce que les menaces ou les embûches de l'autorité

n'empêchent point la vérité de ſe faire jour, & que ces diſſimulations trahies ne laiſſent après elles qu'une impreſſion fâcheuſe d'improbité & de foibleſſe. Loin de ſe voiler ainſi l'objet de ſes craintes, il eſt plus prudent & plus ſimple de l'enviſager dans toute ſon étendue. Souvent l'aſpect du danger ſuggere les moyens de le prévenir; & du moins, en ſe rendant un compte exact de ſa force ou de ſa foibleſſe, l'on peut ſe tracer un plan de conduite convenable aux circonſtances où l'on ſe trouve.

En ſuivant ce principe avec les Ottomans, l'on doit déſormais reconnoître que leur Empire offre tous les ſymptômes de la décadence : l'origine en remonte aux dernieres années du ſiecle précédent : alors que leurs ſuccès, ſi long-temps brillans & rapides, furent balancés & flétris par ceux des Sobieski & des Montecuculli, il ſembla que la fortune abandonna leurs armes, & que par un cours commun aux choſes humaines, leur grandeur ayant atteint ſon faîte, entra dans le période de ſa deſtruc-

tion : les victoires répétées du Prince Eugene, en aggravant leurs pertes, rendirent leur déclin plus prompt & plus sensible : il fallut toute l'incapacité des Généraux de Charles VI, dans la guerre de 1737, pour en suspendre le cours ; mais comme l'impulsion étoit donnée, & qu'elle venoit de mobiles intérieurs, elle reparut dans les guerres de Perse, & les avantages de Thamas-Koulikan devinrent un nouveau témoignage de la foiblesse des Turcs : enfin, la guèrre des Russes de 1769 à 1774, en a dévoilé toute l'étendue. En voyant dans cette guerre des armées innombrables se dissiper devant de petits corps, des flottes entieres réduites en cendres, des Provinces envahies & conquises, l'allarme & l'épouvante jusques dans Constantinople, l'Europe entiere a senti que désormais l'Empire Turc n'étoit plus qu'un vain fantôme, & que ce Colosse dissous dans tous ses liens, n'attendoit plus qu'un choc pour tomber en débris.

L'on peut considérer le Traité de 1774

comme l'avant-coureur de ce choc. En vain la Porte s'eſt indignée de *l'arrogance* des Infidelles ; il a fallu ſubir le joug de la violence qu'elle a ſi ſouvent impoſé ; il a fallu qu'elle cédât un terrein conſidérable entre le Bog & le Dnieper, avec des ports dans la Crimée & le Kouban ; il a fallu qu'elle abandonnât les Tartares alliés de ſon ſang & de ſa Religion, & ce fut déjà les perdre que de les abandonner ; il a fallu qu'elle reçût ſon ennemi ſur la Mer Noire, ſur cette Mer d'où ſes vaiſſeaux apperçoivent les Minarets de Conſtantinople ; & pour comble d'affront, qu'elle conſentît à les voir paſſer aux portes du Serrail, pour aller dans la Méditerranée s'enrichir de ſes propres biens, reconnoître ſes Provinces pour les mieux attaquer, & acquérir des forces pour la mieux vaincre. Que pouvoit-on attendre d'un état de choſes où les intérêts étoient ſi violemment pliés ? Ce que la ſuite des faits a développé ; c'eſt-à-dire, que les Turcs ne cédant qu'à regret, n'exécuteroient qu'à moitié ; que les Ruſſes

s'autoriſant de droits acquis, exigeroient avec plus de hardieſſe ; que les Traités mal remplis ameneroient des explications des extenſions, & enfin de nouvelles guerres ; & telle a été la marche des affaires. Malgré les conventions de 1774, le paſſage des vaiſſeaux Ruſſes par le Boſphore, a été un ſujet renaiſſant de conteſtation & d'animoſité. Par l'effet de cette animoſité, la Porte a continué d'exciter les Tartares : par une ſuite de ſa ſupériorité, la Ruſſie a pris le parti de s'en délivrer, & elle les a chaſſés de la Crimée : de-là des griefs nouveaux & multipliés. Le Peuple indigné du meurtre & de l'aſſerviſſement des Vrais-Croyans, a hautement murmuré : le Divan, allarmé des conſéquences de l'envahiſſement de la Crimée, a frémi & menacé : arrêté par ſon impuiſſance, il a ſuſcité ſous main les Barbares du Caucaſe. La Ruſſie uſant d'une politique ſemblable, a oppoſé le Souverain de Géorgie. Le Divan a réclamé de prétendus droits ; la Ruſſie les a niés. Le Hoſpodar de Moldavie craignant

le ſort de Giska (1), a paſſé chez les Ruſſes : autre réclamation de la Porte, autre déni de la Ruſſie. Enfin, l'apparition de l'Impératrice aux bords de la Mer Noire, a donné une derniere ſecouſſe aux eſprits, & les Turcs ont déclaré la guerre.

Qu'arrivera-t-il de ce nouvel incident ? je le demande à quiconque ſe fait un tableau vrai de l'état des choſes. Ces Ruſſes que la Turquie provoque, ne ſont-ils pas les mêmes qui, dans la guerre de 1769, ont, avec des armées de trente & quarante mille hommes, contenu, diſſipé, battu des armées de ſoixante & de cent mille hommes ? qui ont aſſiégé & pris des Villes fortifiées, défendues par des garniſons auſſi nombreuſes que les aſſiégeans ? qui ont envahi deux grandes Provinces, pénétré au-delà du Danube, & malgré la diverſion d'une révolte dangereuſe & d'une peſte

(1) Grégoire Giska, ci-devant Hoſpodar de Moldavie, que la Porte fit aſſaſſiner, il y a quelques années, par un Emiſſaire à qui il avoit donné l'hoſpitalité.

meurtriere, ont imposé à la Porte les Loix qu'il leur a plu de dicter ? Ces Turcs, si ardens à déclarer la guerre, ne sont-ils pas les mêmes qui, par une ignorance absolue de l'art militaire, se sont attirés pendant six années la suite la plus continue d'échecs & de défaites ? N'est-ce pas eux dont les armées composées de paysans & de vagabonds assemblés à la hâte, sont commandées par des Chefs sans lumieres, qui ne connoissent l'ordre & les principes, ni des marches, ni des campemens, ni des sieges, ni des batailles ? dont les Guerriers mus par le seul attrait du pillage, ne sont contenus par le frein d'aucune discipline, & tournent souvent leurs armes contre leurs Chefs, & leur brigandage contre leur propre pays ? Oui sans doute, ce sont les mêmes : donc, par les mêmes raisons, les Russes battront les Turcs dans cette guerre, comme ils les ont battus dans la derniere.

Mais, nous dit-on, depuis la paix les Turcs s'éclairent chaque jour : avertis de leur foiblesse, ils commencent d'y remédier ;

ils entretiennent des Ingénieurs & des Officiers François qui leur dreſſent des Canoniers, leur exercent des Soldats, leur fortifient des Places; ils ont un Renégat Anglois qui depuis quelques années leur a fondu beaucoup de canons, de bombes & de mortiers : enfin, le Vizir actuel, qui, depuis ſon avénement, ſe propoſe la guerre, n'a ceſſé d'en faire les préparatifs, & il n'eſt pas probable que tant de ſoins demeurent ſans effet.

Je l'avoue, cela n'eſt pas probable pour quiconque n'a pas vu les Turcs, pour quiconque juge du cours des choſes en Turquie, par ce qui ſe paſſe en France & à Paris. Eſt-il permis de le dire? Paris eſt le pays où il eſt le plus difficile de ſe faire des idées juſtes en ce genre; les eſprits y ſont trop éloignés de cet entêtement de préjugés, de cette profondeur d'ignorance, de cette conſtance d'abſurdité, qui ſont la baſe du caractere Turc. Il faut avoir vécu des années avec ce Peuple, il faut avoir étudié à deſſein ſes habitudes, en avoir

même reſſenti les effets & l'influence, pour prendre une juſte idée de ſon moral, & en dreſſer un calcul probable : ſi, à ce titre, l'on me permet de dire mon ſentiment, je penſe que les changemens allégués ſont encore loin de ſe réaliſer; je penſe même que l'on s'exagere les ſoins & les moyens du Gouvernement Turc; les objets moraux groſſiſſent toujours dans le lointain : il eſt bien vrai que nous avons des Ingénieurs & des Officiers à Conſtantinople; mais leur nombre y eſt trop borné pour y faire révolution, & leur maniere d'y être eſt encore moins propre à la produire. L'on peut donc calculer ce qu'ils y feront, par ce qu'ils ont déjà fait dans la derniere guerre, & le Public en a dans les mains un bon terme de comparaiſon. Quoi qu'en ayent proteſté les Amateurs des Turcs, il eſt conſtant que les Mémoires de M. le B. de Tott peignent l'eſprit Turc ſous ſes vraies couleurs. Je le dirai, ſans vouloir troubler les mânes de deux Miniſtres (1) : à voir la conduite

(1) M. le Duc de Choiſeul & M. le Comte de Vergennes.

qu'ils

qu'ils ont tenue avec cette Nation, on peut assurer qu'ils ne l'ont jamais connue; cela doit sembler étrange dans celui qui avoit passé douze années en Ambassade à la Porte : mais l'on passeroit la vie entiere dans un pays, si l'on se tient clos dans son Palais, & que l'on ne fréquente que des gens de sa nation, l'on reviendra sans avoir pris de vraies connoissances : or, c'est ne point connoître les hommes, que d'employer, pour les changer, des moyens qui heurtent de front leurs préjugés & leurs habitudes, & tels sont ceux que l'on a tentés en Turquie : l'on avoit affaire à un Peuple fanatique, orgueilleux, ennemi de tout ce qui n'est pas lui-même : on lui a proposé pour modele de réforme, des usages qu'il hait : on lui a envoyé pour Maîtres des hommes qu'il méprise. Quel respect un vrai Musulman peut-il avoir pour un Infidele ? Comment peut-il recevoir des ordres d'un ennemi du Prophete ? — *Le Muphti le permet, & le Visir l'ordonne.* — *Le Visir est un Apostat, & le Muphti un*

traître. Il n'y a qu'une Loi, & cette Loi défend l'alliance avec les Infideles. Tel eſt le langage de la Nation à notre égard; tel eſt même, quoi que l'on diſe, l'eſprit du Gouvernement, parce que là, plus qu'ailleurs, le *Gouvernement* eſt l'homme qui gouverne, & que cet homme eſt élevé dans les préjugés de ſa Nation. Auſſi nos Officiers ont eſſuyé & eſſuient encore mille contrariétés & mille déſagrémens: on ne les voit qu'avec murmure; on ne leur obéit que par contrainte: ils ont beſoin de Gardes pour commander, d'Interprêtes pour ſe faire entendre; & cet appareil qui montre ſans ceſſe l'Etranger, reporte l'odieux de ſa perſonne ſur ſes ordres & ſur ſon ouvrage. Pour vaincre de ſi grands obſtacles, il faudroit, de la part du Divan, une ſubverſion de principes dont la ſuppoſition eſt chimérique. L'on a compté ſur le crédit de notre Cour; mais a-t-on pris les moyens de l'aſſurer & de le ſoutenir? Par exemple, en ces circonſtances, peut-on exiger de M. le C. de Choiſeul beaucoup d'influence?

Les Turcs doivent-ils déférer aux avis d'un Ambaſſadeur qui, dans un Ouvrage connu de toute l'Europe, a publié les vices de leur adminiſtration, & manifeſté le vœu de voir renverſer leur Empire? Ce choix, conſidéré ſous ce rapport, fait-il honneur à la prudence ſi vantée de M. de Vergennes?

Voilà cependant les faits qui doivent ſervir de baſe aux conjectures, pour qu'elles ſoient raiſonnables : &, je le demande, ces faits donnent-ils le droit de mieux eſpérer des Turcs? Pour moi, dans tout ce qui continue de ſe paſſer, je ne vois que la marche ordinaire de leur eſprit, & la ſuite naturelle de leurs anciennes habitudes. Les revers de la derniere guerre les ont étonnés; mais ils n'en ont ni connu les cauſes, ni cherché les remedes. Ils ſont trop orgueilleux pour s'avouer leur foibleſſe; ils ſont trop ignorans pour connoître l'aſcendant du ſavoir : *ils ont fait leurs conquêtes ſans la tactique des Francs; ils n'en ont pas beſoin pour les conſerver : leurs défaites*

ne ſont point l'ouvrage de la force humaine, ce ſont les châtimens céleſtes de leurs péchés : le deſtin les avoit arrêtés, & rien ne pouvoit les y ſouſtraire. Pliant ſous cette néceſſité, le Divan a fait la paix ; mais le Peuple a gardé ſa préſomption & envénimé ſa haine. Par ménagement pour le Peuple & par ſon propre reſſentiment, le Divan a voulu éluder, par adreſſe, la force qu'il n'avoit pu maîtriſer. Le Cabinet de Péterſbourg a pris la même route, & la guerre a continué ſous une autre forme. La Ruſſie, qui a retiré des négociations plus d'avantages que des batailles, en a deſiré la durée. Par la raiſon contraire, les Turcs y faiſant les mêmes pertes que dans les défaites, ont préféré les riſques des combats, & ils ont repris les armes ; mais en changeant de carriere, ils n'apportent pas de plus grands moyens de ſuccès : on a regardé la rupture du mois d'Août comme un acte de vigueur calculé ſur les forces & les circonſtances. Dans les probabilités, ce devoit être l'effet d'un mouvement ſéditieux du Peuple &

de l'Armée. Les Troupes, laſſes des fauſſes alertes qu'on leur donnoit depuis deux ans, devoient ſe porter à un parti extrême : d'accord avec ces probabilités, les faits y ont joint la paſſion perſonnelle du Vizir. Si ce Miniſtre n'eût été guidé que par des motifs réfléchis, il n'eût point déclaré la guerre ſur la fin de la campagne, parce que c'étoit s'ôter le temps d'agir, & donner à l'ennemi celui de ſe préparer. Maintenant que le mouvement eſt imprimé, il ne ſera plus le maître de le diriger ni de le contenir. Il ne ſuffit pas d'avoir allumé la guerre ; il faudra en alimenter l'incendie ; il faudra ſoudoyer des Armées & des Flottes, pourvoir à leurs beſoins, réparer leurs pertes, fournir enfin, pendant pluſieurs campagnes, à une immenſe conſommation d'hommes & d'argent ; & l'Empire Turc a-t-il de ſi grandes reſſources ? Interrogeons à ce ſujet les témoins oculaires qui, depuis quelques années, en ont viſité diverſes contrées. Nous avons pluſieurs relations qui paroiſſent d'autant plus dignes de foi, que ſans

la connivence des Voyageurs, les faits puisés en des lieux divers ont la plus grande unanimité (1). Par ces faits, il est démontré que l'Empire Turc n'a désormais aucun de ces moyens politiques qui assurent la consistance d'un Etat au-dedans, & sa puissance au-dehors. Ses Provinces manquent à la fois de population, de culture, d'arts & de commerce ; & ce qui est plus menaçant pour un Etat despotique, l'on n'y voit ni fortereſſes, ni Armée, ni art militaire : or, quelle effrayante série de conséquences n'offre pas ce tableau? Sans population & sans culture, quel moyen de régénérer les finances & les Armées? Sans Troupes & sans Fortereſſes, quel moyen de repousser des invasions, de réprimer des révoltes? Comment élever une puissance navale sans arts & sans commerce? Com-

(1) Voyez *le Voyage pittoresque de la Grece*, pour cette contrée, l'Archipel & la Côte de l'Anadoli ; les Mémoires de M. le B. de Tott, pour les environs de Constantinople, & le Voyage en Syrie & en Egypte, pour les Provinces du Midi.

ment enfin rémédier à tant de maux ſans lumieres & ſans connoiſſances? —Le Sultan a de grands tréſors : — on peut les nier comme on les ſuppoſe, & quels qu'il ſoient ils ſeront promptement diſſipés. — Il a de grands revenus : —oui, environ 80 millions de livres, difficiles à recouvrer : & comment auroit-il davantage? Quand des Provinces comme l'Egypte & la Syrie, ne rendent que deux ou trois millions, que rendront des pays ſauvages comme la Macédoine & l'Albanie, ravagés comme la Grece, ou déſerts comme Chypre & l'Anadoli? — On a retiré de grandes ſommes d'Egypte. — Il eſt vrai que le Capitan Pacha a fait paſſer, il y a ſix mois, quelques mille bourſes, & que par capitulation avec Iſmaël & Haſan Beks, il a dû lever encore cinq mille bourſes ſur le Delta (1); mais quatre mille reſteront pour réparer les dommages du pays, & l'avarice du Capitan

(1) La Haute-Egypte eſt concédée à Ibrahim & Morad Beks, qui reviendront inceſſamment au Kaire.

Pacha ne rendra peut-être pas dix millions au Kazné. — On imposera de nouveaux tributs. — Mais les Provinces sont obérées ; le pillage des Pachas, la vénalité des places, la désertion des gens riches, en ont fait aller tout l'argent à Constantinople. — On dépouillera les riches. — Mais l'or se cachera ; & comme les riches sont aussi les puissans, ils ne se dépouilleront pas eux-mêmes. Ainsi, dans un examen rigoureux, ces idées de grands moyens, fondées sur une vaste apparence & une antique renommée, s'évanouissent ; & tout s'accorde, en dernier résultat, à rendre plus sensible la foiblesse de l'Empire Turc, & plus instantes les inductions de sa ruine. Il est singulier qu'en ce moment le préjugé en soit accrédité dans tout l'Empire. Tous les Musulmans sont persuadés que leur puissance & leur Religion vont finir : ils disent que les temps prédits sont venus, qu'ils doivent perdre leurs conquêtes, & retourner en Asie s'établir à *Konié*. Ces prophéties fondées sur l'autorité de

Mahomet même & de plusieurs santons, pourroient donner lieu à plusieurs observations intéressantes à d'autres égards. Mais pour ne point m'écarter de mon sujet, je me bornerai à remarquer qu'elles contribueront à l'événement en y préparant les esprits, & en ôtant aux peuples le courage de résister à ce qu'ils appellent l'*immuable décret du sort.*

Je ne prétends pas dire cependant que la perte de l'Empire Turc soit absolument inévitable, & qu'il fût moralement impossible de la conjurer. Les grands Etats, surtout ceux qui ont de riches domaines, sont rarement frappés de plaies incurables; mais pour y porter remede, il faut du tems & des lumieres : du tems, parce que pour les corps politiques comme pour les corps physiques tout changement subit est dangereux; des lumieres parce que si l'art de gouverner a une théorie simple, il a une pratique compliquée. Lors donc que je forme de fâcheux présages sur la puissance des Turcs, c'est par le défaut de ces deux conditions: c'est surtout

à raiſon de la ſeconde, c'eſt-à-dire du défaut de lumieres dans ceux qui gouvernent, que la chûte de l'Empire me paroît aſſurée ; & je la juge d'autant plus infaillible, que ſes cauſes ſont intimement liées à ſa conſtitution, & qu'elle eſt une ſuite néceſſaire du même mouvement qui a élevé ſa grandeur. Donnons quelque développement à cette idée.

Lorſque les Hordes Turques vinrent du *Koraſân* s'établir dans l'Aſie mineure, ce ne fut pas ſans difficulté qu'elles ſe maintinrent dans cette terre étrangere : pourſuivies par les Mogols, jalouſées par les Turcmans, inquiétées par les Grecs, elles vécurent longtems environnées d'ennemis & de dangers. Dans des circonſtances ſi difficiles, ce fut une néceſſité à leurs chefs de déployer toutes leurs facultés morales & phyſiques ; il y alloit de leurs intérêts perſonnels, de la conſervation de leur Rang & de leur vie. Il fallut donc qu'ils acquiſſent les talens, qu'ils recherchaſſent les connoiſſances, qu'ils pratiquaſſent les ver-

tus qui ſont les vrais élémens du pouvoir. Ayant à gouverner des hommes ſéditieux, il fallut leur inſpirer la confiance par les lumieres, l'attachement par la bienveillance, le reſpect par la dignité : il fallut, pour maintenir la diſcipline, de la juſtice dans les chatimens, pour exciter l'émulation du diſcernement dans les récompenſes, juſtifier enfin le droit de commander par la prééminence dans tous les genres : il fallut pour déployer les forces de la nation à l'extérieur, en établir l'harmonie à l'intérieur, protéger l'agriculture pour nourrir les armées, punir les concuſſions pour éviter les révoltes, bien choiſir ſes agens pour bien exécuter ſes entrepriſes, en un mot, pratiquer dans toutes ſes parties la ſcience des grands politiques & des grands capitaines ; & tels en effet ſe montrerent les premiers Sultans des Turcs : & ſi l'on remarque que depuis leur auteur *Oſman I* juſqu'à Soliman II, c'eſt-à-dire dans une ſerie de douze Princes, il n'en eſt pas un ſeul d'un caractere médiocre,

l'on conviendra qu'un effet si constant n'est point dû au hazard, mais à cette nécessité de circonstances dont j'ai parlé, à cet état habituel des guerres civiles & étrangeres, où tout se décidant par la force, il falloit toujours être le plus fort pour être le premier. Par une application inverse de ce principe, lorsque cet état de choses a cessé, lorsque l'Empire affermi par sa masse n'a plus eu besoin des talens de ses chefs pour se soutenir, ils ont dû cesser de les posséder, de les acquérir, & c'est ce que les faits justifient. Depuis ce même Soliman II, qui, par ses réglemens encore plus que par ses victoires consolida la puissance turque, a peine de dix-sept Sultans que l'on compte jusqu'à nos jours en trouve-t-on deux qui ne soient pas des hommes médiocres. Par opposition à leurs ayeux, l'histoire les montre tous ou crapuleux & insensés comme Amurat IV, ou amollis & pusillanimes comme Soliman III.

La différence dans les positions explique très-bien ce contraste dans les caracteres,

Quand les Sultans vivoient dans les camps, tenus en activité par un tourbillon immenſe d'affaires, par des projets de guerres & de conquêtes, par un enchaînement de ſuccès & d'obſtacles, par la ſurveillance même des compagnons de leurs travaux, leur eſprit étoit vaſte comme leur carriere, leurs paſſions nobles comme leurs intérêts, leur adminiſtration vigoureuſe comme leur caractere. Quand au contraire ils ſe ſont renfermés dans leur Harem, engourdis par le déſœuvrement, conduits à l'apathie par la ſatiété, à la dépravation par la flatterie d'une Cour eſclave, leur ame eſt devenue bornée comme leurs ſenſations, leurs penchans vils comme leurs habitudes, leur gouvernement vicieux comme eux-mêmes. Quand les Sultans adminiſtroient par leurs propres mains, ils appliquoient un ſentiment de perſonalité aux affaires qui les intéreſſoit vivement à la proſpérité de l'Empire : quand ils ont eu pris des agens mercénaires, devenus étrangers à leurs opérations ils ont ſéparé leur intérêt de la

chose publique. Dans le premier cas, les Sultans guidés par le besoin des affaires, n'en confioient le maniement qu'à des hommes capables & versés, & toute l'administration étoit comme son chef, vigilante & instruite : dans le second, mûs par ces affections domestiques souvent obscures & viles qui suivent l'humanité sur le trône comme dans les cabanes, ils ont placé des favoris sans mérite, & l'incapacité du premier mobile s'est étendue à toute la machine du Gouvernement.

Espérer maintenant que par un retour soudain ce Gouvernement change sa marche & ses habitudes, c'est admettre une chimere démentie par l'expérience de tous les tems, & presque contraire à la nature humaine. Pour concevoir le dessein d'une telle réforme, il faudroit pressentir le danger qui se prépare, & l'aveuglement est le premier attribut de l'ignorance. Pour en réaliser le projet il faudroit que le Sultan l'entreprît lui-même; que rentrant dans la carriere de ses ayeux, il quittât le repos du

ſerrail pour le tumulte des camps, la ſécurité du Harem pour les dangers des batailles, les jouiſſances d'une vie tranquille pour les privations de la guerre, qu'il changeât en un mot toutes ſes habitudes pour en contracter d'oppoſées. Or ſi les habitudes de la molleſſe ſont ſi puiſſantes chez des particuliers iſolés, que ſera-ce chez des Sultans en qui le penchant de la nature eſt fortifié par tout ce qui les entoure? A qui les Vizirs, les Eunuques & les femmes conſeillent ſans ceſſe le repos & l'oiſiveté, parce que moins les Rois exercent par eux-mêmes leur pouvoir, plus ceux qui les approchent s'en attirent l'uſage. Non, non, c'eſt envain que l'on veut l'eſpérer; rien ne changera chez les Turcs, ni l'eſprit du Gouvernement, ni le cours actuel des affaires: le Sultan continuera de végéter dans ſon Palais, les femmes & les eunuques de nommer aux emplois; les Viſirs de vendre à l'encan les Gouvernemens & les places: les Pachas de piller les ſujets & d'appauvrir les Provinces; le Divan de

ſuivre ſes maximes d'orgueil & d'intolérance : le peuple & les troupes de ſe livrer à leur fanatiſme & de demander la guerre : les Généraux de la faire ſans intelligence, & de perdre des batailles, juſqu'à ce que par une derniere ſecouſſe, cet édifice incohérent de puiſſance, privé de ſes appuis & perdant ſon équilibre, s'écroule tout-à-coup en débris, & ajoute l'exemple d'une grande ruine à tous ceux qu'a déja vûs la terre.

Tel a été en effet, & tel ſera ſans doute le ſort de tous les Empires, non par la néceſſité occulte de ce fataliſme qu'alléguent les orateurs & les poëtes, mais par la conſtitution du cœur de l'homme & le cours naturel de ſes penchans : interrogez l'hiſtoire de tous les peuples qui ont fondé de grandes puiſſances ; ſuivez la marche de leur élévation, de leurs progrès & de leur chûte, & vous verrez que dans leurs mœurs & leur fortune tous parcourent les mêmes phaſes & ſont régis par les mêmes mobiles que les individus des ſociétés. Ainſi que

des

des particuliers parvenus ces peuples d'abord obscurs & pauvres s'agitent dans leur détresse, s'excitent par leurs privations, s'encouragent par leurs succès, s'instruisent par leurs fautes, & arrivent enfin par adresse ou par violence au faîte des grandeurs & de la fortune : mais ont-ils atteint les jouissances où aspirent tous les hommes, bientôt la satiété remplace les desirs ; bientôt, faute d'alimens, leur activité cesse, leurs chefs se dégoûtent des affaires qui les fatiguent, ils s'ennuient des soins qui ont élevé leur fortune, ils les abandonnent à des mains mercénaires, qui n'ayant point d'intérêt direct, malversent & dissipent, jusqu'à ce que les mêmes circonstances qui les ont enrichis suscitent de nouveaux parvenus qui les supplantent à leur tour. Tel est le cours naturel des choses : être privé & desirer, se tourmenter pour obtenir, se rassasier & languir, voilà le cercle autour duquel sans cesse monte & descend l'inquiétude humaine : nous avons vû que les Turcs en ont parcouru

la plus grande partie : voyons à quel point se trouvent placés leurs adversaires les Russes.

Il n'y a pas encore un siecle révolu que le nom des Russes étoit presqu'ignoré parmi nous. L'on savoit par les récits vagues de quelques voyageurs qu'au-delà des limites de la Pologne, dans les forêts & les glaces du Nord, existoit un vaste Empire dont le siege étoit à Moskou. Mais ce que l'on apprenoit de son climat odieux, de son régime despotique, de ses peuples barbares, ne donnoit pas de hautes idées de sa puissance, & l'Europe fiere de la politesse de ses cours & de la civilisation de ses peuples, dédaignoit de compter les Tsars au rang de ses Rois, & rejettoit les Moscovites parmi les autres barbares de l'Asie.

Cependant le cours insensible & graduel de événemens préparoit un nouvel ordre de choses. Divisée longtems comme la France en plusieurs Etats, déchirée long-

tems par des guerres étrangeres ou civiles ; la Ruſſie enfin raſſemblée ſous une même puiſſance, n'avoit plus qu'un même intérêt, & ſes forces dirigées par une ſeule volonté commençoient à devenir impoſantes : l'art de les employer manquoit encore ; mais l'on en ſoupçonnoit l'exiſtence : des guerres avec la Pologne & la Suede avoient fait ſentir la ſupériorité des arts de l'Occident, & depuis deux regnes on tentoit de les introduire dans l'Empire. Les Tſars Michel & Alexis avoient appellé à leur Cour des artiſtes & des militaires d'Allemagne, de Hollande, d'Italie, & déjà l'on voyoit à Moskou des fondeurs de canons, des Fabricans de poudre, des Ingénieurs, des Officiers, des Bijoutiers & des Imprimeurs d'Europe.

A cette époque, ſi l'on eût tenté de former des conjectures ſur la vie future de cet Empire, l'on eût dit que par ſon éloignement de l'Europe, il auroit peu d'influence ſur notre ſyſtême ; que par la poſition de ſa capitale au ſein des terres, ſon

cabinet n'entretiendroit pas des relations bien vives avec les nôtres : que par la difficulté de ſes mers, il ne formeroit jamais une puiſſance maritime ; que par l'état civil de la nation & le partage des hommes en ſerfs & en maîtres, il n'auroit jamais d'énergie ; que par la concentration des richeſſes en un petit nombre de mains, toute l'activité ſe porteroit vers les arts frivoles ; qu'en un mot cet Empire, par la nature de ſon Gouvernement & les mœurs de ſon peuple ſeroit purement unEmpire aſiatique, dont l'exiſtence imiteroit celle de l'Indoſtan & de laTurquie. L'événement a trompé ces conjectures ; mais pour mettre l'art en défaut, il a fallu le concours des faits les plus extraordinaires ; il a fallu que le hazard portât ſur le trône un Prince qui n'y étoit pas deſtiné : il a fallu que le hazard conduisît près de lui un homme obſcur qui lui donnât la paſſion des mœurs & des arts de l'Europe ; il a fallu que ce Prince malgré les vices de ſon éducation & le poiſon du pouvoir arbitraire, conſervât la plus grande

énergie de caractere : en un mot il a fallu l'exiſtence & le regne de Pierre I, & l'on conviendra que ſi les probabilités ne ſont jamais trompées que par de ſemblables événemens, elles ne ſe trouveront pas ſouvent en défaut.

Quand on ſe rend compte de ce qui s'eſt paſſé depuis 80 ans en Ruſſie, l'on s'apperçoit que le regne du Tſar Pierre I a réellement été pour cet Empire l'époque d'une exiſtence nouvelle, & qu'il a commencé pour lui une période qui marche en un ſens inverſe de l'Empire Turc ; c'eſt-à-dire que pendant que la puiſſance & les forces de l'un vont décroiſſant, les forces & la puiſſance de l'autre vont croiſſant chaque jour. L'on en peut ſuivre les progrés dans toutes les parties de leur conſtitution. Au commencement du ſiecle, les Ruſſes n'avoient point d'Etat Militaire : dès 1709 ils battoient les Suédois à Pultava, & en 1756 dans la guerre de Pruſſe, ils acquéroient juſques par leurs défaites la réputation des ſecondes troupes de l'Eu-

rope. Dans le même intervalle la milice des Turcs s'abâtardiſſoit & le Sultan Mahmoud énervoit les janiſſaires qu'il craignoit, en les diſperſant dans tout l'Empire, & en faiſant noyer leur élite. Au commencement du ſiecle, les Ruſſes n'avoient pour toute marine que des chaloupes ſur leurs lacs; maintenant ils ont des vaiſſeaux de tout rang ſur toutes leurs mers : les Turcs reſtés au même point qu'il y a cent ans, ſavent encore à peine ſe ſervir de la bouſſole. Depuis le commencement du ſiecle, le Gouvernement Ruſſe a beaucoup travaillé à améliorer ſon régime intérieur, il a accrû ſes revenus, ſa population, ſon commerce. Pendant le même eſpace les Turcs ont augmenté leurs déprédations, & par la vénalité publique de toutes les places, Mahmoud a porté le dernier coup à leur conſtitution. Depuis le commencement du ſiecle la Ruſſie a accru ſes poſſeſſions de la Livonie, de l'Ingrie, de l'Eſtonie; & depuis 15 ans ſeulement, d'une partie de la Pologne, d'un vaſte terrein entre le Dniepre

& le Bog, & enfin de la Crimée. La Turquie, il eſt vrai, n'a encore rien perdu en apparence ; mais peut-on compter pour de vraies poſſeſſions l'Egypte, le pays de Bagdad, la Moldavie, la Grece, & tant de diſtricts ſoumis à des rébelles ? Maintenant ſuppoſer que les deux Empires s'arrêtent tout-à-coup dans leur marche réciproque, c'eſt mal connoître les loix du mouvement : dans l'ordre moral comme dans l'ordre phyſique, lorſqu'une fois un corps s'eſt mis en mouvement, il lui devient d'autant plus difficile de s'arrêter, qu'il a une plus grande maſſe. L'impulſion donnée & l'équilibre rompu, l'on ne peut plus aſſigner le terme de la courſe. La Ruſſie eſt d'autant plus dans ce cas que ſon activité accrue par de longs obſtacles trouve maintenant pour ſe déployer une plus vaſte carriere. En effet, le Tſar Pierre l'ayant d'abord dirigée contre les Etats du Nord, il a fallu, pour lutter avec eux, qu'elle développât tous ſes moyens & en perfectionnât l'uſage. L'on a voulu cenſurer cette

marche du Tsar, & l'on a dit qu'il eût mieux fait de se tourner vers la Turquie : mais peut-être que les goûts personnels de Pierre I ont eu l'effet d'une politique profonde : peut-être qu'avec ses Russes indisciplinés il n'eût pû vaincre les Turcs encore non-énervés : aulieu qu'en transportant le théatre de son activité sur la Baltique, il a monté tous les ressorts de son Empire au ton des Etats de l'Europe. Aujourd'hui que l'équilibre s'est établi de ce côté, & que la Russie y voit des obstacles d'aggrandissement, elle revient vers un Empire barbare avec tous les moyens des Empires policés, & elle a droit de s'en promettre des succès d'autant plus grands, que par cette dérivation elle a repris la vraie route où l'appelloit la nature, & que lui ont tracée dès longtems ses préjugés & ses habitudes.

En effet, l'on peut observer que depuis que la Russie formée en corps d'Empire a pû porter ses regards hors de ses frontieres, l'essor le plus constant de son am-

bition s'eſt dirigé vers les Contrées Méridionales, vers la Turquie & la Perſe. A remonter juſqu'au 15e. ſiecle, à peine trouve-t-on deux regnes qui n'aient pas produit de ce côté quelques entrepriſes. Que prouvent ces habitudes communes à des générations diverſes, ſinon des mobiles inhérens à l'eſpece ? & ces mobiles ne ſont pas équivoques : car ſans parler de l'inſtigation de la religion, qui ſouvent n'eſt que le maſque des penchans, il ſuffit de comparer les objets de jouiſſances qu'offre chacun des deux Empires : Dans l'un c'eſt du goudron, du caviar (*a*) du poiſſon ſalé & fumé, de la bierre, des boiſſons de lait & de grains fermentés, des chanvres, des lins, un ciel rigoureux, une terre rébelle, & par conſéquent une vie de travail & de peine. Dans l'autre, avec tous les moyens d'obtenir les mêmes produits [les fourrures exceptées] dans l'autre, dis-je, c'eſt le luxe des objets les plus attrayans : ce ſont des vins exquis, des parfums vo-

(*a*) Eſpeces d'œufs de poiſſon préparés.

luptueux ; du caffé, des fruits de toute eſpece, des ſoyes, des cotons délicats, un climat admirable & une vie de repos & d'abondance. Quels avantages d'une part ! de l'autre quelles privations ! & quels mobiles puiſſans pour la cupidité armée que cette foule de jouiſſances offertes à tous les ſens ! envain une morale miſantropique s'eſt efforcée d'en rompre le charme : les jouiſſances des ſens ont gouverné & gouverneront toujours les hommes. C'eſt pour les vins de l'Italie que les Gaulois franchirent trois fois les Alpes : c'eſt pour la table des Romains que les Barbares accoururent du Nord ; c'eſt pour les vêtemens de ſoie & pour les femmes des Grecs que les Arabes ſortirent de leurs déſerts : & n'eſt-ce pas pour le poivre & le caffé que les Européens traverſent l'Océan & ſe font des guerres ſanglantes ? ce ſera pour tous ces objets réunis, que les Ruſſes envahiront l'Aſie : & que l'on juge de la ſenſation qu'ont dû éprouver dans la derniere guerre leurs armées tranſportées dans la Moldavie, l'Archipel, & la Grece !

quel raviſſement pour leurs Officiers & leurs ſoldats de boire les vins de Ténédos, de Chio, de Morée ! de piller ſur les champs de batailles & dans les camps forcés des cafetans de ſoie brodés d'argent & d'or, des châles de kachemire, des ceintures de mouſſeline, des poignards damaſquinés, des péliſſes & des pipes ! quel plaiſir de rapporter dans ſa patrie ces trophées de ſon courage, de les montrer à ſes parens, à ſes amis, à ſes rivaux ! de vanter les pays que l'on a vûs, ces vins dont on a bû, & ces aventures merveilleuſes dont on a été le témoin ! Maintenant qu'une nouvelle guerre ſe déclare, & que la plupart des acteurs de la derniere vivent encore, tous les motifs vont ſe réunir pour donner plus de force aux paſſions : ce ſera pour les jeunes gens l'émulation & la nouveauté : pour les vétérans des ſouvenirs embellis par l'abſence ; pour les officiers, l'eſpoir des commandemens, & la multiplication des places ; enfin, pour ceux qui gouvernent, des projets enivrans d'aggrandiſſement

& de gloire : & quel projet en effet, plus capable d'enflammer l'imagination, que celui de reconquérir la Grece & l'Asie ; de chasser de ces belles contrées des barbares conquérans, d'indignes maîtres ! d'établir le siege d'un Empire nouveau dans le plus heureux site de la terre ! de compter parmi ses domaines les pays les plus célebres, & de regner à la fois sur Byzance & sur Babylone, sur Athenes & sur Ecbatanes, sur Jérusalem & sur Tyr & Palmyre ! quelle plus noble ambition que celle d'affranchir des peuples nombreux du joug du fanatisme & de la tyrannie ! de rappeller les sciences & les arts dans leur terre natale ; d'ouvrir une nouvelle carriere à la législation, au commerce, à l'industrie ! & d'effacer, s'il est possible, la gloire de l'ancien Orient par la gloire de l'Orient ressuscité ; & peut-être n'est-ce point supposer des vues étrangeres au Gouvernement Russe ? plus on rapproche les faits & les circonstances, plus l'on apperçoit les traces d'un plan formé avec réflexion & suivi

avec conſtance, ſurtout depuis la derniere guerre. D'abord l'on a demandé l'uſage de la Mer Noire, puis l'entrée de la Méditerranée : l'on a exigé l'abandon des Tartares, puis l'on s'eſt emparé de la Crimée ; l'on protege aujourd'hui les Géorgiens & les Moldaves ; le premier traité les ſouſtraira à la Porte. L'on attire des Grecs à Péterſbourg, & on leur fonde des colleges : L'on impoſe des noms grecs aux enfans du Grand-Duc, nés tous depuis la guerre (*a*) ; on leur enſeigne la langue grecque ; l'Impératrice fait des traités avec l'Empereur, un voyage juſqu'à la Mer Noire ; l'on grave ſur un arc à Cherſon, *c'eſt ici le chemin qui conduit à Byzance*, &c.

Oui, tout annonce le projet formé de marcher à cette Capitale, & tout préſage, une heureuſe iſſue à ce projet : tout, dans la balance des intérêts & des moyens, eſt à l'avantage des Ruſſes contre les Turcs. Laiſſons à part ces comparaiſons de popu-

(*a*) *Alexandre, Conſtantin, Héléne.*

lation & de terrein uſitées par les Politiques modernes : l'étendue géographique n'eſt point un avantage, & les hommes ne ſe calculent pas comme des machines : on ſuppoſe à la Turquie des Armées de trois & quatre cens mille hommes ; mais d'abord ces aſſertions populaires ſe ſoutiennent mal ; témoins ces Corps de cent & cent ſoixante mille hommes que les Gazettes, pendant tout le cours de Novembre, ont établis ſur le Danube & près d'*Odjakof*, & qui ſe ſont trouvés être de dix à douze mille. D'ailleurs, quelle force réelle auroient même cinq cens mille hommes, ſi cette multitude eſt mal armée, & fait la guerre ſans art, ſans ordre & ſans diſcipline ? Nous croirions-nous bien en ſûreté ſi, à cent mille Soldats de l'Empereur, nous oppoſions un demi-million de Payſans & d'Artiſans enrôlés à la hâte ? Tels ſont cependant les Soldats Turcs. La Ruſſie, au contraire, a dans le moindre calcul cent ſoixante mille hommes de Troupes régulieres égales à celles de Pruſſe, & au moins cent

mille hommes de Troupes Légeres. La plupart des Soldats Turcs n'ont jamais vu le feu. ; le grand nombre des Soldats Ruſſes a fait pluſieurs campagnes ; l'Infanterie Turque eſt abſolument nulle ; l'Infanterie Ruſſe eſt la meilleure de l'Europe. La Cavalerie Turque eſt excellente, mais ſeulement pour l'eſcarmouche ; la Cavalerie Ruſſe, par ſa tactique, conſerve la ſupériorité. Les Turcs ont une attaque très-impétueuſe ; mais une fois rebutés, ils ne ſe rallient plus ; les Ruſſes ont la défenſe la plus opiniâtre, & conſervent leur ordre même dans leur défaite. Le Soldat Turc eſt fanatique, mais le Ruſſe l'eſt auſſi. L'Officier Ruſſe eſt médiocre, mais l'Officier Turc eſt entiérement nul. Le Grand Vizir général actuel, cidevant Marchand de riz en Egypte, élevé par le crédit du Capitan Pacha, n'a jamais conduit d'Armée ; la plupart des Généraux Ruſſes ont gagné des batailles : en Marine, les Turcs ont l'avantage du nombre ſur la Mer Noire : mais quoique les Ruſſes ſoient de foibles Marins, ils ont un avan-

tage immenſe par l'art. La Turquie ne ſoutiendra la guerre qu'en épuiſant ſes Provinces d'hommes & d'argent : l'Impératrice, après l'avoir faite cinq années, a aboli à la paix un grand nombre d'anciens impôts. Le Divan n'a que de la préſomption & de la morgue ; depuis vingt ans le Cabinet de Saint-Pétersbourg paſſe pour l'un des plus déliés de l'Europe : enfin, les Ruſſes font la guerre pour acquérir, les Turcs pour ne pas perdre : ſi ceux-ci ſont vainqueurs, ils n'iront pas à Moſcow : ſi ceux-là gagnent deux batailles, ils iront à Conſtantinople, & les Turcs ſeront chaſſés d'Europe.

A ces idées de la puiſſance de la Ruſſie, l'on oppoſe que ſon Gouvernement deſpotique, comme celui des Turcs, eſt encore mal-affermi ; que le Peuple, toujours ſerf, reſte engourdi dans une barbarie profonde ; que dans les claſſes libres il y a peu de lumieres & point de moralité ; que malgré les ſoins que l'Impératrice s'eſt donnée pour la confection d'un Code,

pour

pour la réforme des Loix, pour l'adminiſtration de la juſtice, pour l'éducation & l'inſtruction publiques; que malgré ces ſoins, dis-je, la civiliſation eſt peu avancée; que la Nation même ſe refuſe à y faire des progrès, & que l'on ne peut attendre d'un tel pays ni énergie réelle, ni conſtance dans l'entrepriſe dont il s'agit, &c.

Nous avons ſi peu de bonnes obſervations ſur l'état politique & civil de la Ruſſie, qu'il eſt difficile de déterminer juſqu'à quel point ces reproches ſont fondés : mais de peur de tomber dans l'inconvénient de la partialité, admettons-les tels qu'ils ſe préſentent : accordons que les Ruſſes ſont, comme l'on dit, des *barbares*; mais ce ſont préciſément les barbares qui ſont les plus propres au projet de conquête dont je parle. Ce ne furent point les plus policés des Grecs qui conquirent l'Aſie; ce furent les groſſiers Montagnards de la Macédoine : quand les Perſes de Cyrus renverſerent les Empires policés des Baby-

Ioniens, des Lydiens, des Egyptiens, c'étoient des Sauvages couverts de peaux de bêtes féroces; & ces Romains vainqueurs de l'Italie & de Carthage, croit-on qu'ils fussent si loin d'être un Peuple barbare? Et ces Huns, ces Mogols, ces Arabes, destructeurs de tant d'Empires civilisés, étoient-ils des Peuples polis? Les mots abusent; mais avec l'analyse, les idées deviennent claires & les raisons palpables. Pour conquérir, un art suffit, l'art de la guerre; & par son but, comme par ses moyens, cet art est moins celui de l'homme policé que de l'homme sauvage. La guerre veut des hommes avides & endurcis: on n'attaque point sans besoins: on ne vainc point sans fatigue; & tels sont les *Barbares*: Guerriers par l'effet de la pauvreté, robustes par l'habitude de la misere, ils ont sur les Peuples civilisés l'avantage du pauvre sur le riche; le pauvre est fort, parce que sa détresse exerce ses forces; le riche est foible, parce que sa richesse les énerve. Pour faire la guerre, il faut, dic-

on, qu'un Peuple ſoit riche : oui, pour la faire à la maniere des Peuples riches, chez qui l'on veut, dans les Camps, toutes les aiſances des Villes. Mais chez un Peuple pauvre, où l'on vit de peu, où chaque homme naît Soldat, la guerre ſe fait ſans beaucoup de frais, elle s'alimente par elle-même ; & l'exemple des anciens Conquérans prouve, à cet égard, l'erreur des idées financieres de l'Europe. Pour conquérir, il n'eſt pas même beſoin d'eſprit public, de lumieres ni de mœurs dans une Nation ; il ſuffit que les Chefs ſoient intelligens & qu'ils aient une bonne Armée : or, la meilleure eſt celle dont les Soldats ſobres & robuſtes joignent à l'audace contre l'Ennemi l'obéiſſance la plus paſſive à leurs Commandans, où tous les mouvemens s'exécutent ſans délai par une ſeule volonté, c'eſt-à-dire, où exiſte le régime deſpotique. Lors donc que cet état a lieu chez les Ruſſes, ils n'en ſont que plus propres au projet de conquérir. En effet, par ſon autorité abſolue, le Souverain diſpoſant de toute

la Nation, il peut en employer toutes les forces de la maniere la plus convenable à ſes vues : d'autre part, à titre de ſerf, le Peuple élevé dans la miſere & la ſoumiſſion, a les deux premieres qualités de l'excellent Soldat, la frugalité & l'obéiſſance ; il y joint une induſtrie précieuſe à la guerre, celle de pourvoir à tous les beſoins de ſa ſubſiſtance, de ſon vêtement, de ſon logement ; car le Soldat Ruſſe eſt à la fois Boulanger, Tailleur, Charpentier, &c. On reproche au Gouvernement de n'avoir pas aboli le ſervage : mais peut-être ne conçoit-on pas aſſez en théorie toute la difficulté d'une telle opération dans la pratique ? L'Impératrice a affranchi tous les ſerfs de ſes domaines (1) : mais a-t-elle pu, a-t-elle dû affranchir ceux qui ne dépendoient point d'elle ? Cet affranchiſſement même, s'il étoit ſubit, ſeroit-il ſans inconvénient de la part des nouveaux affranchis ? C'eſt une vérité affligeante ; mais conſtatée par les

(1) Voyez Coxe, voyage en Ruſſie, tom. II.

faits, que l'eſclavage dégrade les hommes au point de leur ôter l'amour de la liberté, & l'eſprit d'en faire uſage. Pour les y rendre, il faut les y préparer, comme l'on prépare des yeux malades à recevoir la lumiere : il faut, avant de les abandonner à leurs forces, leur en enſeigner l'uſage, & les eſclaves doivent apprendre à être libres comme les enfans à marcher. L'on s'étonne que les Ruſſes n'aient pas faits de plus grands progrès dans la civiliſation : mais, à proprement parler, elle n'a commencé pour eux que depuis 25 années : juſques-là le Gouvernement n'avoit créé que des Soldats : ce n'eſt que ſous ce regne qu'il a produit des Loix ; & ſi ce n'eſt que par les Loix qu'un pays ſe civiliſe, ce n'eſt que par le temps que les Loix fructifient. Les révolutions morales des Empires ne peuvent être ſubites; il faut du temps pour tranſmettre des mouvemens nouveaux aux Membres lointains de ces vaſtes Corps; & peut-être le caractere d'une bonne adminiſtration eſt-il moins de faire beaucoup, que

de faire avec prudence & sûreté. En général, les institutions nouvelles ne produisent leurs effets qu'à la génération suivante : les vieillards & les hommes faits leur résistent : les adolescens balancent encore ; & il n'y a que les enfans qui les mettent en pratique. On suppose qu'il peut encore naître dans le Gouvernement Russe des révolutions qui troubleront sa marche : mais si celles qui sont arrivées depuis la mort du Tzar Pierre Ier., ne l'ont pas détruite, il n'est pas probable qu'aujourd'hui que la succession a pris de la consistance, rien en arrête le cours : c'est d'ailleurs une raison de plus d'occuper l'Armée, afin que son activité ne s'exerce pas sur les affaires intérieures. Ainsi tout concourt à pousser l'Empire Russe dans la carriere que nous lui appercevons, & tout lui promet des accroissemens aussi assurés que tranquilles.

Un seul obstacle pourroit arrêter ces accroissemens, la résistance qu'opposeroient les Etats de l'Europe à l'invasion de la Turquie ; mais de ce côté même les probabi-

lités ſont favorables; car en calculant l'action de ces Etats ſur la combinaiſon de leurs intérêts, de leurs moyens & du caractere de leurs Gouvernemens, la balance ſe préſente à l'avantage de la Ruſſie : en effet, qu'importe aux Etats éloignés une révolution qui ne menace ni leur sûreté politique, ni leur commerce? Qu'importe, par exemple, à l'Eſpagne que le Trône de Byzance ſoit occupé par un Ottoman ou par un Ruſſe? Il eſt vrai que la Cour de Madrid a manifeſté des intentions hoſtiles à la Ruſſie, en s'engageant, par un Traité récent avec la Porte, à interdire le paſſage de Gibraltar à toute Flotte armée contre la Turquie. Mais il eſt à croire que ces diſpoſitions ſuggérées par une Cour étrangere, reſteront ſans effet : il ſeroit imprudent à l'Eſpagne, qui n'a aucun commerce à conſerver, de prendre fait & cauſe pour celui d'une autre Puiſſance, ſur-tout quand, à cet égard, elle a de juſtes ſujets de ſe plaindre de la jalouſie de cette même Puiſſance. On peut en dire autant de l'Angle-

terre : malgré l'envie qu'elle porte à l'accroiſſement de tout Etat, les progrès de la Ruſſie ne lui cauſent pas aſſez d'ombrage pour y oppoſer une réſiſtance efficace : peut-être même que l'Angleterre a plus d'une raiſon d'être indifférente à la chûte de la Turquie ; car déſormais qu'elle n'y conſerve preſque plus de comptoirs, elle doit attendre d'une révolution plus d'avantages que de perte ; & c'en ſeroit déjà un pour elle que d'y trouver la ruine de notre commerce. La France ſeule, à raiſon de ſon commerce & de ſes liaiſons politiques avec la Turquie, a de grands motifs de s'intéreſſer à ſa deſtinée : mais, dans la révolution ſuppoſée, ſes intérêts ſeroient-ils auſſi léſés qu'on le penſe ? Peut-il lui convenir, dans les circonſtances où elle ſe trouve, de ſe mêler de cette querelle ? Ne pouvant agir que par mer, aura-t-elle une action efficace dans une guerre dont l'effort ſe fera ſur le Continent ? Les Etats du Nord, c'eſt-à-dire, la Suede, le Danemark, la Pologne, à raiſon de leur voiſi-

nage & de l'intérêt de leur sûreté, ont plus de droits de s'allarmer. Mais quelle réſiſtance peuvent-ils oppoſer? Que peut même la Pruſſe ſans le concours de l'Autriche? Diſons-le : c'eſt-là que le nœud de toute cette affaire. L'Empereur y eſt arbitre; & par malheur pour les Turcs, il ſe trouve partie; car, en même temps que les intérêts & les habitudes de ſa Nation le rendent l'ennemi de la Porte, ſes projets perſonnels le rendent l'allié de la Ruſſie. Cette alliance lui eſt ſi importante, qu'il fera même des ſacrifices pour la conſerver : ſans elle il ſeroit inférieur à ſes ennemis naturels, la Suede, la Pruſſe, la Ligue Germanique & la France : par elle, il prend ſur ſes rivaux un tel aſcendant, qu'il n'en peut rien redouter. Vis-à-vis de la Turquie, il y trouve les avantages multipliés de ſe venger des pertes de Charles VI, de recouvrer Belgrade, & d'obtenir des terreins qui ont pour lui la plus grande convénance. Il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur la poſition géographique des Etats de l'Empe-

reur, pour concevoir l'intérêt qu'il doit mettre à s'approprier les Provinces Turques qui le séparent de la Méditerranée. Par cette acquisition, ses vastes Domaines acquerroient un débouché qui leur manque, & bientôt les accroissemens qu'en recevroit l'Autriche dans son agriculture, son commerce & son industrie, l'éleveroient au rang des grandes Puissances maritimes. Les soins dont l'Empereur favorise les Ports de Trieste, de Fiume & de Zeng, prouvent assez que ces vues ne lui sont pas pas étrangeres; & ce qui s'est passé à l'égard de la Pologne, autorise à penser que les Cours de Vienne & de Pétersbourg pourront s'entendre encore une fois pour un partage. L'alliance de ces deux Cours livre avec d'autant plus de certitude la Turquie à leur discrétion, que désormais elles n'ont plus à craindre la seule Ligue qui pût les arrêter, celle de la Prusse avec la France. Il est très-probable que du vivant du feu Roi, cette Ligue eût eu lieu; car Frédéric sentoit depuis long-temps que nous étions ses

alliés naturels, comme il devoit être le nôtre : mais le Prince régnant a embraſſé un ſyſtême contraire, & l'affaire de Hollande & ſon union avec l'Angleterre, ont élevé entre lui & nous des barrieres que l'honneur même nous défend de franchir. D'ailleurs, lorſque cette Ligue ſeroit poſſible, lorſque nous pourrions armer toute l'Europe, nos intérêts avec la Turquie ſont-ils aſſez grands, les inconvéniens de ſon invaſion ſont-ils aſſez graves, pour que nous devions prendre le parti déſaſtreux de la guerre ? C'eſt ce dont l'examen va faire l'objet de ma ſeconde Partie.

SECONDE QUESTION. *Quels ſont les intérêts de la France, & quelle doit être ſa conduite relativement à la Turquie ?*

C'EST une opinion aſſez générale parmi nous, que la France eſt tellement intéreſſée à l'exiſtence de l'Empire Turc, qu'elle doit tout mettre en œuvre pour la main-

tenir. Cette opinion eſt preſque devenue une maxime de notre Gouvernement, & par-là on la croiroit fondée ſur des principes réfléchis ; mais en examinant les raiſons dont on l'appuie, il m'a paru qu'elle n'étoit que l'effet d'une ancienne habitude ; & ſi, d'un côté, je répugnois à penſer que nos intérêts fuſſent contraires à ceux de l'humanité entiere, j'ai eu, d'autre part, la ſatisfaction de trouver, par le raiſonnement, que ce prétendu axiome n'étoit pas moins contraire à la politique qu'à la morale.

Nos liaiſons avec la Turquie ont deux objets d'intérêt : par l'un, nous procurons à nos marchandiſes une conſommation avantageuſe, & c'eſt un intérêt de commerce : par l'autre, nous prétendons nous donner un appui contre un ennemi commun, & c'eſt un intérêt de ſûreté. La chûte de l'Empire Turc, dit-on, porteroit une atteinte funeſte à ces deux intérêts : nous perdrions notre commerce du Levant, & la balance politique de l'Europe ſeroit rompue à notre

déſavantage; je crois l'une & l'autre aſſertion en erreur: examinons d'abord l'intérêt politique.

Suppoſer que l'exiſtence de l'Empire Turc ſoit néceſſaire à notre ſûreté & à l'équilibre politique de l'Europe, c'eſt ſuppoſer à cet Empire des forces capables de concourir à ce double objet; c'eſt ſuppoſer ſon état intérieur & ſes rapports aux autres Puiſſances, tels qu'au ſiecle paſſé; en un mot, c'eſt ſuppoſer les choſes comme ſous les regnes de François Ier. & de Louis XIV, & réellement cette ſuppoſition eſt la baſe de l'opinion actuelle. L'on voit toujours les Turcs comme au temps de Kiouperli & de Barberouſſe; & parce qu'alors ils avoient un vrai poids dans la balance, on s'opiniâtre à croire qu'ils le conſervent toujours. Mais pour abréger les diſputes, ſuppoſons à notre tour que l'Empire Turc n'ait point changé relativement à lui-même; du moins eſt-il certain qu'il a changé relativement aux autres Etats. Depuis le commencement du ſiecle, le ſyſtême de l'Europe a ſubi

une révolution complette : l'Eſpagne, jadis ennemie de la France, eſt devenue ſon alliée : la Suede, qui ſous Guſtave-Adolphe & Charles XII, avoit dans le Nord une ſi grande influence, l'a perdue : la Ruſſie qui n'en avoit point, en a pris une prépondérante : la Pruſſe qui n'exiſtoit pas, eſt devenue un Royaume : enfin les Maiſons de France & d'Autriche, ſi long-temps rivales, ſe ſont rapprochées par les liens du ſang : de-là une combinaiſon de rapports, toute différente de l'ancienne. Ce n'eſt plus une balance ſimple comme au temps de Charles-Quint & de Louis XIV, où toute l'Europe étoit partagée en deux grandes factions, & où la France tenoit l'Allemagne en échec par la Suede & la Turquie, pendant qu'elle-même combattoit à force égale l'Eſpagne, l'Angleterre & la Hollande. Aujourd'hui l'Europe eſt diviſée en trois ou quatre grands partis, dont les intérêts ſont tellement compliqués, qu'il eſt preſqu'impoſſible d'établir un équilibre : d'abord, à l'Occident, les affaires

d'Amérique occaſionnent deux factions, où l'on voit, d'un côté, l'Eſpagne & la France; de l'autre, l'Angleterre qui s'efforce d'attirer à elle la Hollande. L'Allemagne & le Nord, étrangers à ce débat, reſtent ſpectateurs neutres, comme l'a prouvé la derniere guerre. D'autre part, l'Allemagne & le Nord forment auſſi deux Ligues, l'une compoſée de la Pruſſe & de divers Etats Germaniques pour s'oppoſer aux accroiſſemens de l'Empereur; l'autre, de l'Empereur & de l'Impératrice de Ruſſie qui, par leur alliance obtiennent, l'un la défenſive de la premiere Ligue, & tous les deux, l'offenſive de la Turquie. L'Eſpagne & l'Angleterre ſont, comme je l'ai dit, preſqu'étrangeres à ces deux dernieres Ligues. La France ſeule peut s'y croire intéreſſée: mais dans le cas où elle s'en mêleroit, à quoi lui ſerviroit la Turquie? En ſuppoſant que, malgré la conſanguinité des Maiſons de Bourbon & d'Autriche, malgré nos griefs contre la Pruſſe, nous accédaſſions à la Ligue Ger-

manique, la Turquie resteroit nulle, parce que la Russie la tiendroit en échec, & pourroit encore contenir la Suede & inquiéter la Prusse. D'ailleurs, en pareil cas, l'on ne sauroit supposer que l'Angleterre ne saisît l'occasion de se venger du coup que nous lui avons porté en Amérique. Il faut le reconnoître, & il est dangereux de se le dissimuler, il n'y a plus d'équilibre en Europe : à dater seulement de 20 ans, il s'est opéré dans l'intérieur de plusieurs Etats, des révolutions qui ont changé leurs rapports externes. Quelques-uns qui étoient foibles ont pris de la vigueur; d'autres qui étoient forts sont devenus languissans. Prétendre rétablir l'ancienne balance, est un projet aussi peu sensé que le fut celui de la fixer. C'est un principe trivial, mais d'une pratique importante : pour les Empires comme pour les individus, rien ne persiste au même état. L'art du Gouvernement n'est donc pas de suivre toujours une même ligne, mais de varier sa marche selon les circonstances : or, puisque, dans l'état

l'état préſent, nous ne pouvons défendre la Turquie, la prudence nous conſeille de céder au temps & de nous former un autre ſyſtême : & il y a long-temps que l'on eût dû y ſonger. Du moment que la Ruſſie commença de s'élever, nous euſſions dû y voir notre alliée naturelle : ſa Religion & ſes mœurs nous préſentoient des rapports bien plus voiſins que l'eſprit fanatique & haineux de la Porte. Et comment, hors le cas d'une extrême néceſſité, a-t-on jamais pu s'adreſſer à un Peuple barbare, pour qui tout Etranger eſt un objet impur d'averſion & de mépris ? Comment a-t-on pu conſentir aux humiliations dont on achete journellement ſon alliance ? Vainement on exalte notre crédit à la Porte ; ce crédit ne ſouſtrait ni notre Ambaſſadeur, ni nos Nationaux à l'inſolence Ottomane : les exemples en ſont habituels, & quoique paſſés en pratique, ils n'en ſont pas moins honteux. Si l'Ambaſſadeur marche dans les rues de Conſtantinople, le moindre Janiſſaire s'arroge le pas ſur lui, comme pour

lui ſignifier que le dernier des Muſulmans vaut mieux que le premier des Infideles. Les Gardes même qu'il entretient à ſa porte reſtent fiérement aſſis quand il paſſe, & jamais on n'a pu abolir cet indécent uſage : il a fallu les plus longues diſputes pour ſauver un pareil affront dans les Audiences du Vizir. Enfin, l'on régla qu'il entreroit en même temps que l'Ambaſſadeur; mais quand celui-ci ſort, le Vizir ne ſe leve point, & l'on n'imagine pas toutes les ruſes qu'il emploie dans chaque viſite pour l'humilier. Paſſons ſur les dégoûts de la vie priſonniere que les Ambaſſadeurs menent à Conſtantinople : ſi du moins leur perſonne étoit en ſûreté ! mais les Turcs ne connoiſſent point le droit des gens, & ils l'ont ſouvent violé : témoin l'Ambaſſadeur de France, M. de Sanci, qui, ſur le ſoupçon d'avoir connivé à l'évaſion d'un priſonnier, fut lui-même mis en priſon, & y reſta quatre mois ; témoin M. de la Haie, qui portant la parole pour ſon pere, Ambaſſadeur de Louis XIV,

fut, par ordre du Vizir, frappé si violemment au visage, qu'il en perdit deux dents: l'outrage ne se borna pas là, *on le jetta dans une prison si infecte*, dit l'Historien qui cite ces faits (1), *que souvent les mauvaises vapeurs en éteignoient la chandelle. On saisit aussi l'Ambassadeur même, & on le tint également prisonnier pendant deux mois, au bout desquels il n'obtint la liberté qu'avec des présens & de l'argent.* Si ces excès n'ont pas ménagé des têtes aussi respectables, que l'on juge des traitemens auxquels sont exposés les subalternes. Aussi a-ton vu en 1769 deux de nos Interpretes à Saide, recevoir une bastonnade de 500 coups, pour laquelle on paie encore à l'un d'eux une pension de 500 liv. En 1777, M. Boriés, Consul d'Alexandrie, fut tué d'un coup de pistolet dans le dos; & peu

(1) Voyez l'Hist. de l'Etat de l'Empire Ottoman, par Paul Ricaut, Secrétaire de l'Ambassadeur d'Angleterre, C. 19. Ce Livre est sans contredit le meilleur que l'on ait fait sur la Turquie.

auparavant un Interprete de cette même échelle avoit été enlevé & conduit à Constantinople, où, malgré les réclamations de l'Ambassadeur, il fut secrétement étranglé.

A notre honte, ces outrages & beaucoup d'autres sont restés sans vengeance. On les a dissimulés par un système qui prouve que l'on ne connoît point le caractere des Turcs : on a cru, par ces ménagemens, les rendre plus traitables ; mais la modération qui, avec les hommes polis, a de bons effets, n'en a que de fâcheux avec les Barbares : accoutumés à devoir tout à la violence, ils regardent la douceur comme un signe de foiblesse, & ne rendent à la complaisance que des mépris. Les Européens qui vont en Turquie, ne tardent pas d'en faire la remarque : bientôt ils éprouvent que cet air affable, ces manieres prévenantes qui, parmi nous, excitent la bienveillance, n'obtiennent des Turcs que plus de hauteur : on ne leur en impose que par une contenance sévere, qui annonce un sentiment de force & de

ſupériorité. C'eſt ſur ce principe que notre Gouvernement eût dû régler ſa conduite avec les Turcs; & il devoit y apporter d'autant plus de rigueur, que jamais leur alliance avec nous ne fut fondée ſur une amitié ſincere, mais bien ſur cette politique perfide dont ils ont uſé dans tous les temps : par-tout, pour détruire leurs ennemis, ils ont commencé par les déſunir & par s'en allier quelques-uns, pour avoir moins de forces à combattre. S'ils euſſent ſubjugué l'Autriche, nous euſſions vu à quoi eût abouti notre alliance. Le Vizir Kiouperli, qui aſſiégea Vienne, le fit aſſez entendre à M. de la Haie. Cet Ambaſſadeur lui ayant fait part des ſuccès de Louis XIV contre les Eſpagnols, dans la guerre de Flandres : *Que m'importe*, reprit fiérement le Vizir, *que le chien mange le porc, ou que le porc mange le chien, pourvu que les affaires de mon Maître proſperent* (1) ;

(1) Mahomet, diſent les Muſulmans, a reçu de Dieu l'Empire de la Terre, & quiconque n'eſt pas ſon Diſciple,

par où l'on voit clairement le mépris & la haine que les Turcs portent également à tous les Européens.

D'après ces dispositions, nous eussions dû, à notre tour, dédaigner une semblable alliance, & lui en substituer une plus conforme à nos mœurs. La Russie, comme je l'ai dit, réunissoit pour nous toutes les convenances : par sa position, elle rempliſſoit le même objet politique que la Turquie, & elle le rempliſſoit bien plus efficacement par sa puissance. Nous y trouvions un Cour polie, passionnée pour nos usages & notre langue, & nous pouvions compter sur une considération distinguée & solide. Nous avons négligé ces avantages, mais il est encore temps de les recouvrer ; la prudence nous le conseille ; les circonstances même nous en font la loi : puisqu'il est vrai que l'ancien équilibre est détruit, il faut tendre à en former un nouveau; & j'ose

---

doit être son Esclave. Quand les Turcs veulent louer le Roi de France, ils disent, *c'est un Sujet soumis*, & il n'y a pas trois ans que le style de la Chancellerie de Maroc étoit : *A l'Infidele qui gouverne la France.*

l'assurer, celui qui se prépare nous est favorable. En effet, dans le partage éventuel de la Turquie entre l'Empereur & l'Impératrice, il ne faut pas s'en laisser imposer par l'accroissement qu'en recevront leurs Etats, ni mesurer la force politique qu'ils en retireront par l'étendue géographique de leur acquisition. L'on peut s'assurer, au contraire, que, dans l'origine, leur conquête leur sera onéreuse, parce que le pays qu'ils prendront exigera des avances : ce ne sera que par la suite du temps qu'il produira ses avantages, & ce temps amenera d'autres rapports & d'autres circonstances. Du moment que la Russie & l'Autriche se trouveront limitrophes, l'intérêt qui les a unies les divisera, & leur jalousie réciproque rendra l'équilibre à l'Europe.

Déjà même l'on suppose que le partage pourra la faire naître au sujet de Constantinople. Il est certain que la possession de cette Ville entraîne de tels avantages, que le parti qui l'obtiendra aura une prérogative

marquée : ſi l'Empereur la cede, il peut ſe croire léſé : ſi l'Impératrice ne l'obtient, la conquête eſt inutile. Le canal de Conſtantinople étant la ſeule iſſue de la Mer Noire vers la Méditerranée, ſa poſſeſſion eſt indiſpenſable à la Ruſſie, dont les plus belles Provinces débouchent dans la Mer Noire, par le Don & le Nieper : d'autre part, les Etats de l'Empereur ont auſſi leur iſſue naturelle ſur cette mer ; car le Danube qui, par lui-même ou par les rivieres qu'il reçoit, eſt la grande artere de la Hongrie & de l'Autriche ; le Danubè, dis-je, y prend ſon embouchure. Il ſemble donc que l'Empereur ait le même intérêt d'occuper le Boſphore : cependant cette difficulté peut ſe réſoudre par une conſidération importante, qui eſt que la Méditerranée étant le théatre de commerce le plus riche & le plus avantageux, les Etats de l'Empereur doivent s'y porter par la route la plus courte & la moins diſpendieuſe : or, le circuit par la Mer Noire ne remplit point cette double condition ; & il eſt facile de l'obtenir, en

joignant les eaux du Danube à celles de la Méditerranée, par un ou plusieurs canaux que l'on pratiqueroit entre leurs rivieres respectives, par exemple entre le *Drino* & le *Drin*, ou la *Morava*. A ce moyen, la Hongrie & l'Autriche communiqueroient immédiatement à la Méditerranée, & l'Empereur pourroit abandonner sans regret la navigation dangereuse & sauvage de la Mer Noire.

Mais une seconde difficulté se présente. En donnant, d'un côté, à l'Empereur, la Servie, l'Albanie, la Bosnie, & toute la Côte Turque du Golfe Adriatique; d'autre part, à l'Impératrice, la Moldavie, la Valakie, la Bulgarie & la Romélie, à qui, sans blesser les proportions, appartiendront la Grece propre, la Morée & l'Archipel? Ce cas, je le sais, est épineux, ainsi que beaucoup d'autres: les conjectures deviennent d'autant plus équivoques, que Joseph & Catherine savent donner à leurs intérêts plusieurs combinaisons: cependant il en est une qui me paroit probable, en ce qu'elle

réunit des convenances communes à toute l'Europe. Dans cette combinaiſon, je ſuppoſe, 1°. que l'Empereur, ayant moins égard à l'étendue du terrein qu'aux avantages réels qu'il en peut retirer, ſe bornera aux Provinces adjacentes au Golfe Adriatique, y réuniſſant peut-être Raguſe & les poſſeſſions de Veniſe, à qui l'on donnera quelqu'équivalent; en ſorte qu'il poſſédera tout le terrein compris à l'Oueſt d'une ligne tirée par la hauteur de Vidin à Corfou; 2°. que par une indemnité de partage, il obtiendra un conſentement & une garantie pour l'acquiſition de la Baviere qu'il ne perd pas de vue; 3°. que, d'autre part, pour continuer de jouir de l'alliance importante de la Ruſſie, il ſecondera le projet que l'on a de grandes raiſons de ſuppoſer à Catherine II, & qu'il la reconnoîtra Impératrice de Conſtantinople & Reſtauratrice de l'Empire Grec; ce qui convient d'autant plus, que preſque tout le pays qu'elle poſſédera eſt peuplé de Grecs qui, par affinité de Culte & de

mœurs, ont autant d'inclination pour les Ruſſes, qu'ils ont d'averſion pour les Allemands. Or, comme il eſt impoſſible que Conſtantinople & Péterſbourg obéiſſent au même Maître, il arrivera que Conſtantinople deviendra le Siege d'un Etat nouveau, qui pourra concourir au nouvel équilibre; & peut-être que, par un cas ſingulier, le Trône ravi aux Conſtantin par les Ottomans, repaſſera, de nos jours, des Ottomans à un Conſtantin.

Cette combinaiſon eſt de toutes la plus deſirable, & nous devons la favoriſer, parce que, par elle, notre intérêt ſe retrouve d'accord avec celui de l'humanité; car ſi les grands Etats ſont dangereux ſous le rapport de la politique, ils ſont encore plus pernicieux ſous le rapport de la morale. Ce ſont les grands Etats qui ont perdu les mœurs & la liberté des Peuples; c'eſt dans les grands Etats que s'eſt formé le pouvoir arbitraire qui tourmente & avilit l'eſpece humaine: alors qu'un ſeul homme a commandé à des millions d'hommes diſ-

perſés ſur un grand eſpace, il a profité de leurs intervalles pour ſemer entr'eux la zizanie & la diſcorde; il a oppoſé leurs intérêts pour déſunir leurs forces; il les a armés les uns contre les autres, pour les aſſervir tous à ſa volonté : alors les Nations corrompues ſe ſont partagées en Satellites & en Eſclaves, & elles ont contracté tous les vices de la ſervitude & de la tyrannie : alors un homme fier de ſe voir l'arbitre de la fortune & de la vie de tant d'êtres, a méconnu ſa propre nature, conçu un mépris inſolent pour ſes ſemblables, & l'orgueil a engendré la violence, la cruauté, l'outrage : alors que la multitude eſt devenue le jouet des caprices d'un petit nombre, il n'y a plus eu ni eſprit ni intérêt publics; & le ſort des Nations s'eſt réglé par les fantaiſies perſonnelles des Deſpotes : alors que quelques familles ſe ſont approprié & partagé la terre, on a vu naître & ſe multiplier ces grandes révolutions qui ſans ceſſe changent aux Nations leurs Maîtres, ſans changer leur

ſervitude ; les pays dont je viens de parler en offrent d'inſtructifs exemples. Depuis qu'Alexandre impoſa les fers de ſes Macédoniens à la Grece, quelle foule d'uſurpations n'a pas ſubi cette malheureuſe contrée ? Avec quelle facilité les moindres Conquérans ne ſe la ſont-ils pas ſucceſſivement arraché ; & cependant n'eſt-ce pas ce même pays qui jadis partagé entre vingt Peuples, comptoit dans un petit eſpace vingt Etats redoutables ? N'eſt-ce pas ce pays dont une ſeule Ville faiſoit échouer les efforts de l'Aſie raſſemblée ſous les ordres d'un Deſpote (1) ? dont une autre Ville, avec une poignée de Soldats, faiſoit trembler le grand Roi juſqu'au fond de la Perſe ? N'eſt-ce pas ce pays où l'on comptoit à la fois, & Thebes, & Corinthe, & Sparte, & Meſſene, & Achenes, & la Ligue des Achéens ? Et cette Aſie ſi décriée pour ſa ſervilité & ſa molleſſe, elle eut auſſi ſes ſiecles d'activité & de

(1) Xercès.

vertu, avant qu'il s'y fût formé aucun grand Empire. Long-temps dans cette Syrie, qui maintenant n'eſt qu'une foible Province, l'on put compter dix Etats, dont chacun avoit plus de force réelle que n'en a tout l'Empire Turc; long-temps les petits Rois de Tyr & de Jéruſalem balancerent les efforts des grands Potentats de Ninive & de Babylone : mais depuis que les grands Conquérans ſe montrerent ſur la Terre, la vertu des Peuples s'éclipſa; chaque Etat, en perdant ſon Trône, ſembla perdre le foyer de ſa vie : ſon exiſtence devint d'autant plus languiſſante, que ce centre de circulation s'éloigna davantage de ſes Membres. Ainſi les grands Empires, ſi impoſans par leurs dehors giganteſques, ne ſont en effet que des maſſes ſans vigueur, parce qu'il n'y a plus de proportion entre la machine & le reſſort. C'eſt d'après ce principe qu'il faut évaluer l'aggrandiſſement de l'Autriche & de la Ruſſie; plus leur domination s'étendra, plus elle perdra de ſon activité : ou ſi elle en conſerve

encore, la diviſion de ſes parties en ſera plus prochaine : il arrivera de deux choſes l'une ; ou ces Puiſſances ſuivront, dans leur régime, un ſyſtême de tyrannie, & par-là même elles ſeront foibles ; ou elles ſuivront un ſyſtême favorable à l'eſpece humaine, & nous n'aurons point à redouter leur force : dans tous les cas, c'eſt de notre intérieur, bien plus que de celui des Puiſſances Etrangeres, que nous devons tirer nos moyens de ſûreté ; & ce ſeroit bien plus la honte du Gouvernement que celle de la Nation, ſi jamais nous avions à redouter les Autrichiens ou les Ruſſes.

Mais, diſent nos Politiques, nous devons nous oppoſer à l'invaſion de la Turquie, parce qu'il convient à notre commerce que cet Empire ſubſiſte dans ſon état actuel ; & que ſi l'Empereur & l'Impératrice s'y établiſſent, ils y introduiront des arts & une induſtrie qui rendront les nôtres inutiles.

Avant de répondre à cette difficulté, prenons d'abord quelqu'idée de ce com-

merce, & commençons par la maniere dont il ſe fait.

Après le commerce de la Chine & du Japon, il n'en eſt point qui ſoit embarraſſé de plus d'entraves, & ſoumis à plus d'inconvéniens, que le commerce des Européens en général, & des François en particulier, dans la Turquie. D'abord, par une ſorte de privilege excluſif, il eſt tout entier concentré dans la ville de Marſeille: toutes les marchandiſes d'envoi & de retour ſont obligées de ſe rendre à cette Place, quelle que puiſſe être leur deſtination : ce n'eſt pas qu'il ſoit défendu aux autres Ports de la Méditerranée & même de l'Océan, d'expédier directement en Levant; mais l'obligation impoſée à leurs vaiſſeaux de venir relâcher & faire quarantaine à Marſeille, détruit l'effet de cette permiſſion. De toutes les raiſons dont on étaye ce privilege, la meilleure eſt la néceſſité de ſe précautionner contre la peſte. Ce fléau, devenu endémique dans les pays Muſulmans, a contraint les Etats Chrétiens adja-

cens

cens à la Méditerranée, de ſoumettre leur navigation à des réglemens fâcheux pour le commerce, mais indiſpenſables à la sûreté des Peuples : par ces réglemens, tout vaiſſeau venant de Turquie ou de Barbarie, eſt interdit de toute communication immédiate, & mis en ſequeſtre, lui, ſon équipage & ſa cargaiſon. C'eſt ce que l'on appelle faire *quarantaine*, par une dénomination tirée du nombre de jours crûs néceſſaires à purger le ſoupçon de contagion. D'ailleurs le temps varie depuis 18 jours juſqu'à pluſieurs mois, ſelon des cas que déterminent les Ordonnances. Afin que ce ſequeſtre s'obſervât avec sûreté & commodité, l'on a formé des eſpeces de parcs enceints de hautes murailles, où les Voyageurs ſont reçus dans un vaſte édifice, & les marchandiſes étalées ſous des hangars, où l'air les purifie ; c'eſt ce que l'on appelle *Lazarets*, *Maiſons de ſanté*, *ou Infirmeries*. Or, comme ces Lazarets, outre la dépenſe de leur conſtruction & de leur entretien, coûtent encore des ſoins

& des précautions extraordinaires, chaque Etat en a reſtreint le nombre le plus qu'il a été poſſible, afin d'ouvrir moins de portes à un ennemi auſſi dangereux que la peſte. Par cette raiſon, Toulon & Marſeille ſont les ſeuls Ports de France qui aient un Lazaret ; & comme celui de la premiere Ville eſt affecté à la Marine Militaire, celui de la ſeconde eſt le ſeul qui reſte au commerce. Les Etats de Languedoc ont ſouvent propoſé d'en établir un à *Cette* ; mais Marſeille a ſi bien fait valoir l'exactitude & l'intelligence de ſon Lazaret, ſi bien fait redouter l'inexpérience d'un nouveau, que l'on n'a rien oſé entreprendre. Sans doute le motif de ce refus eſt louable, mais la choſe n'en eſt pas moins fâcheuſe ; c'eſt un grave inconvénient que ce ſequeſtre, qui conſume en frais le Négociant, & perd un temps précieux pour la marchandiſe ; c'eſt une précaution odieuſe que celle qui interdit à l'homme depuis long-temps abſent, à l'homme fatigué de la mer & de pays barbares, qui lui interdit ſa terre natale

& sa maison, qui le confine dans une prison sévere, où, à la vérité, on ne lui refuse pas la vue de ses parens & de ses amis, mais où, par une privation qui devient plus sensible, il les voit sans pouvoir jouir de leurs embrassemens; où, au lieu des bras tendus de ceux qui lui sont chers, il ne voit s'avancer à travers une double grille de fer, qu'une longue ténaille de fer qui reçoit ce qu'il veut faire passer, & avant de le remettre à la main qui l'attend, le plonge dans du vinaigre, comme pour reprocher au Voyageur d'être un être impur, capable de communiquer la mort à ceux qu'il aime davantage. Et d'où viennent tant d'entraves, sinon de cet Empire que l'on veut conserver? Qui jamais avant les Ottomans avoit oui parler sur la Méditerranée de Lazarets & de peste? C'est avec ces barbares que sont venus ces fléaux; ce sont eux qui, par leur stupide fanatisme perpétuent la contagion en renouvellant ses germes: ah! ne fût-ce que par ce motif, puissent périr leurs Gouvernemens! puissent

à leur place s'établir d'autres Peuples, & que la Terre & la Mer ſoient affranchies de leur eſclavage !

C'eſt un eſclavage encore que l'exiſtence de nos Négocians dans la Turquie. Iſolés dans l'enceinte de leurs kans, chaque inſtant leur rappelle qu'ils ſont dans une Terre étrangere & chez une Nation ennemie. Marchent-ils dans les rues, ils liſent ſur les viſages ces ſentimens d'averſion & de mépris que nous avons nous-mêmes pour les Juifs. Par le caractere ſauvage des habitans les douceurs de la ſociété leur ſont interdites; ils ſont privés même de celles du climat, parce que le vice du Gouvernement rend l'habitation de la campagne dangereuſe. Ils reſtent donc dans leurs kans où ſouvent un ſoupçon de peſte, une allarme d'émeute les tiennent clos comme dans une priſon, & l'état de choſes qui regne dans cet intérieur n'eſt pas propre à y rendre la vie agréable. D'abord, les femmes en ſont preſque bannies par une Loi qui ne permet qu'au Conſul ſeul d'y avoir la ſienne, & qui lui

enjoint de renvoyer en France quiconque se marieroit ou seroit déjà marié. L'intention de cette Loi a pu être bonne; les échelles n'étant le plus souvent composées que de jeunes Facteurs & Commis célibataires, l'on a voulu prévenir les dangers que courroit avec eux un homme marié : en outre, ces jeunes gens arrivant sans fortune, on a voulu les empêcher de s'arriérer en contractant des mariages nécessairement onéreux dans un pays où les femmes sont sans biens, & où l'on ne trouve le plus souvent à épouser que la fille du boulanger, du blanchisseur, ou de tout autre ouvrier de la Nation. Aussi pour abréger cette vie de contrainte, avoit-on par une autre Loi limité les résidences à dix ans, supposant que si, dans cet espace, l'émigré n'avoit pas fait fortune, il ne la feroit jamais. Mais à quels abus n'a-t-on pas exposé des jeunes gens dans un pays où la police interdit toute ressource par les peines les plus terribles? Au milieu de tant de privations, nos Négocians prennent néces-

rement des habitudes ſingulieres qui leur ont donné à Marſeille, ſous le nom de *Koadjes* (1), une réputation ſpéciale d'indolence, d'apathie & de luxe. Réunis par le beſoin, mais diviſés par leurs intérêts, ils éprouvent les inconvéniens attachés partout aux ſociétés bornées. Chaque échelle eſt une République où regnent les diſſenſions, les jalouſies, les haines d'autant plus vives qu'elles y ſont ſans diſtraction. Dans chaque échelle on peut compter trois factions habituellement en guerre par la mauvaiſe répartition des pouvoirs entre les trois Ordres qui les compoſent, & qui ſont le Conſul, les Négocians & les Interpretes. Le Conſul, Magiſtrat nommé par le Roi, uſe à ce titre d'un pouvoir preſqu'abſolu, & l'uſage qu'il en fait excite ſouvent de juſtes plaintes. Les Négocians qui ſe regardent avec raiſon comme la baſe de l'établiſſe-

(1) C'eſt le terme appellatif d'un Négociant quelconque en Syrie & en Egypte : il eſt Perſan, & ſignifie *Vieillard*, *Senior*.

ment, murmurent de ce qu'on ne les traite pas avec assez d'égards ou de ménagemens. Les Interpretes faits pour seconder le Consul & les Négocians, élevent de leur côté des prétentions d'autorité & d'indépendance. De-là des contestations & des troubles qui ont quelquefois éclaté d'une maniere fâcheuse. L'administration a essayé à diverses époques d'y porter remede; mais comme le fond est vicieux, elle n'a fait que pallier le mal en changeant les formes. L'Ordonnance venue à la suite de l'inspection de 1777, n'a pas été plus heureuse que les autres : on peut même dire qu'à certains égards elle a augmenté les abus. Ainsi en autorisant les Consuls à emprisonner, à mettre aux fers, à renvoyer en France tout homme de la Nation, sans être comptables qu'au Ministre, elle a érigé ces Officiers en petits Despotes, & déjà l'on a éprouvé les inconvéniens de ce nouvel ordre. L'offensé, a-t-on dit, a le droit de réclamer; mais comment imaginer qu'un jeune Facteur sans fortune, ou qu'un vieux

Négociant qui en a acquis avec peine, ſe compromette à pourſuivre à 800 lieues une juſtice toujours lente, toujours mal vue du ſupérieur dont on inculpe la créature; & cette Hiérarchie nouvelle de Conſuls généraux, de Conſuls particuliers, de Vice-Conſuls, d'Eleves Vice - Conſuls, quel motif a-t-elle eu que de multiplier les emplois pour placer plus de perſonnes? Quelle contradiction, quand on parloit d'économie, de ſupprimer les réverberes d'un kan & d'augmenter le traitement des Conſuls? Quelle néceſſité de donner à de ſimples Officiers de commerce un état qui leur fait rivaliſer les Commandans du pays (1)? Et les Interpretes, n'eſt-ce pas une mépriſe encore de les avoir exclus des places de Conſulat, eux que la connoiſſance de la Langue & des mœurs y rendoient bien plus propres

(1) Il y a des Conſuls appointés juſqu'à 16 & 18 mille livres, & ils ſe plaignent de n'avoir point encore aſſez, parce qu'ils veulent primer ſur les Négocians par la dépenſe commepar le rang.

que des hommes tirés ſans préparation des Bureaux ou du Militaire de France ?

Avec ces acceſſoires tous dérivés de la conſtitution de l'Empire Turc, peut-on ſoutenir que l'exiſtence de cet Empire ſoit avantageuſe à notre commerce ? Ne ſeroit-il pas bien plus deſirable qu'il s'établît dans le Levant une puiſſance qui rendit inutiles toutes ces entraves ? d'ailleurs quand nos politiques diſent qu'*il eſt de notre intérêt que la Turquie ſubſiſte telle qu'elle eſt*, conçoivent-ils bien tous les ſens que cette propoſition enveloppe ? ſavent-ils que réduite à l'analyſe, elle veut dire : il eſt de notre intérêt qu'une grande nation perſiſte dans l'ignorance & la barbarie, qui rendent nulles ſes facultés morales & phyſiques : il eſt de notre intérêt que des peuples nombreux reſtent ſoumis à un Gouvernement ennemi de l'eſpece humaine ; il eſt de notre intérêt que vingt-cinq ou trente millions d'hommes ſoient tourmentés par deux ou trois cents mille brigands, qui ſe diſent leurs maîtres ; il eſt de notre

intérêt que le plus beau ſol de l'univers continue d'être en friche ou de ne rendre que le dixiéme de ſes produits poſſibles, &c. & peut-être réellement ne rejettent-ils pas ces conſéquences, puiſqu'ils ſont les mêmes qui diſent, il eſt de notre intérêt que les Maures de Barbarie reſtent Pirates, parce que cela favoriſe notre navigation; il eſt de notre intérêt que les Noirs de Guinée reſtent féroces & ſtupides, parce que cela procure des eſclaves à nos Iſles, &c. Ainſi, ce qui eſt crime & ſcélérateſſe dans un particulier, ſera vertu dans un Gouvernement! ainſi, une morale exécrable dans un individu, ſera louée dans une Nation! comme ſi les hommes avoient en maſſe, d'autres rapports qu'en détail; comme ſi la juſtice de ſociété à ſociété n'étoit pas la même que d'homme à homme; mais, avec les peuples comme avec les particuliers, quand l'intérêt conſeille, c'eſt envain que l'on invoque l'équité & la raiſon: l'intérêt ne ſe combat que par ſes propres armes, & l'on ne rend les hom-

mes honnêtes, qu'en leur prouvant que leur improbité eſt conſtament l'effet de leur ignorance, & la punition de leur cupidité.

Prétendre que l'état actuel de l'Empire Turc eſt avantageux à notre commerce; c'eſt ſe propoſer ce double problême : *Si un Empire peut ſe dévaſter ſans détruire ;* & ſi *l'on peut faire longtems un commerce riche avec un pays qui ſe ruine ?* il ne faut qu'un peu d'attention ou de bonne foi, pour voir qu'entre deux peuples qui traitent enſemble, l'intérêt ſuit les mêmes principes qu'entre deux particuliers ; ſi le débiteur ſe ruine, il eſt impoſſible que le créancier proſpére. Un fait parmi cent autres, prouvera combien il nous eſt important que la Turquie change de ſyſtême. Avant la ruine de Dâher, le petit peuple des Motouâlis, qui vivoit en paix ſous la protection de ce Prince, conſommoit annuellement ſoixante ballots de nos draps. Depuis que Djezzâr-Pacha les a ſubjugués, cette branche eſt entiérement éteinte. Il en arrivera de même avec les Druzes & les

Maronites, qui ont consommé jusqu'à cinquante ballots, & qui maintenant sont réduits à moins de vingt; & ceci prouve en passant, que notre Gouvernement a bien mal entendu ses intérêts dans tous les derniers troubles d'Egypte & de Syrie. Si, au lieu de demeurer spectateur oisif des débats, il eût adroitement fait réclamer sa protection par les Princes tributaires, s'il fût intervenu médiateur dans leurs quérelles avec les Pachas, s'il se fût rendu garant de leurs conventions auprès de la Porte, il eût acquis le plus grand crédit dans les Etats de ces petits Princes, & leurs sujets devenus riches par la paix, dont il les eût fait jouir, auroient ouvert à notre commerce la plus grande carriere. Qu'arrive-t-il dans l'Etat présent? que par la tyrannie des Gouverneurs, les campagnes étant dévastées, & les cultures diminuées, les denrées sont plus rares, & nos retraits plus difficiles: Témoins les pertes de 15 à 20 pour cent que nous essuyons sur ces retraits: que par les avaries imposées sur

les ouvriers, les marchandiſes deviennent trop cheres; témoins les toiles d'Egypte & les *bours* d'Alep : que par le Monopole qu'exercent les Pachas, nous ne pouvons pas même profiter du bon prix de la denrée : Témoins en Egypte, le riz, le ſéné, le caffé dont le prix naturel eſt doublé par des droits arbitraires : témoins les cotons de Galilée & de Paleſtine que Djezzar-Pacha qui les accapare, ſurcharge de dix piaſtres par quintal : Témoins encore les cendres de gaze, qui pourroient alimenter à vil prix les ſavonneries de Marſeille, mais que l'Aga vend trop cher, quoique les Arabes les lui livrent preſque pour rien : enfin, par l'inſtabilité des fortunes & la ruine ſubite des naturels, ſouvent les créances de nos négocians ſont fruſtrées, & toujours leurs recouvremens ſont difficiles. Que ſi, au contraire, la Turquie étoit bien gouvernée, l'agriculture étant floriſſante, les denrées ſeroient abondantes, & nous aurions plus d'objets d'échanges; ſi les ſujets avoient une propriété ſûre &

libre, il y auroit concurrence à nous vendre,& nous acheterions à meilleur marché : l'aiſance étant plus générale, la conſommation de nos marchandiſes ſeroit plus grande ; or, puiſque l'eſprit du Gouvernement Turc ne permet pas d'eſpérer une pareille révolution, l'on peut ſoutenir l'inverſe de la propoſition avancée, & dire que l'État actuel de la Turquie, loin d'être favorable à notre commerce lui eſt abſolument contraire.

L'on ajoute que ſi l'Empereur & l'Impératrice s'établiſſent dans la Turquie, ils y introduiront des arts & une induſtrie qui y rendront les nôtres inutiles, & qui détruiront par conſéquent notre commerce.

Pour bien apprécier cette objection, il faut remarquer que notre commerce avec la Turquie conſiſte en échanges, dans leſquels tout l'avantage eſt de notre côté ; car tandis que nous ne portons aux Turcs que des objets prêts à conſommer, nous retirons d'eux des denrées & des matieres brutes, qui nous procurent le nouvel avan-

tage de la main d'œuvre & de l'induſtrie; par exemple, nous leur envoyons des draps, des bonnets, des étoffes de ſoie, des galons, du papier, du fer, de l'étain, du plomb, du mercure, du ſucre, du café, de l'indigo, de la cochenille, des bois de teintures, quelques liqueurs, fruits confits, eau-de-vie, merceries & clincailles, tous objets qui, à l'exception des teintures & des métaux, laiſſent peu d'emploi à l'induſtrie : les Turcs au contraire, nous rendent dans leurs Provinces d'Europe & d'Aſie mineure, des cotons en laine ou filés, des laines de toute eſpece, des poils & fils de chevre & de chameau, des peaux crues ou préparées, des ſuifs, du cuivre, de la cire, quelques tapis, couvertures & toiles : dans la Syrie des cotons ſeulement avec des ſoies, quelques toiles, de la Scammonée, des noix-galles : dans l'Egypte des cotons, des gommes, du caffé, de l'encens, de la myrrhe, du ſafranon, du ſel ammoniac, du tamarin, du ſené, du natron, des cuirs cruds, quelques plumes

d'autruche, & beaucoup de groſſes toiles de coton : dans la Barbarie enfin, des cotons, des laines, des cuirs cruds ou préparés, de la cire, des plumes d'autruche, du bled, &c. La majeure partie de ces objets prête, comme l'on voit, à une induſtrie ultérieure. Ainſi, les cotons, les poils, les laines, les ſoies, tranſportés chez nous font ſubſiſter desmilliers de familles employées à les ouvrer, & à en faire ces ſiamoiſes, ces mouſſelines, ces mouchoirs, ces camelots, ces velours qui verſent tant d'argent dans la Normandie, la Picardie, la Provence. Dans nos envois, l'article ſeul des draps forme la moitié des valeurs, dans ceux des Turcs, les objets manufacturés ne vont pas quelquefois au vingtiéme des denrées brutes ; & même ſur ces objets comme ſur les toiles d'Egypte, le bénéfice eſt conſidérable à raiſon du bas prix de la main d'œuvre ; car ces toiles ſe vendent avantageuſement dans nos Iſles pour le vêtement des Négres. Si donc les Turcs acquéroient de l'induſ-

trie,

trie, s'ils travailloient eux-mêmes leurs matieres, ils pourroient ſe paſſer de nous; nos fabriques ſeroient fruſtrées, & notre commerce ſeroit détruit.

Cette objection eſt d'autant plus plauſible que la Turquie jouit d'un ſol plus favoriſé que le nôtre même; mais dans un calcul de probabilités, ſuppoſer tout pour le pis ou pour le mieux poſſible, c'eſt aſſurément abuſer des conjectures. Les extrêmes en tout genre ſont toujours les cas les plus rares; & graces à l'inconſéquence humaine, la moyenne proportionnelle du bien comme du mal eſt toujours la plus ordinaire: d'ailleurs il faut avoir égard à divers acceſſoires pour évaluer raiſonnablement les conſéquences d'une révolution quelconque dans la Turquie.

1°. Il eſt invraiſemblable que l'Empire Turc ſoit tout-à-coup envahi en entier: La conquête ne peut s'étendre d'abord qu'à la portion d'Europe, à l'Archipel & à quelques rivages adjacens de l'Anadoli. Les Ottomans repouſſés dans les terres conſerve-

ront encore pendant du tems une grande partie de l'Asie mineure, & toute l'Armenie, le Diarbekr, la Syrie & l'Egypte. Ainsi, en admettant une révolution dans le commerce, elle ne porteroit pas sur toute sa masse, mais seulement sur les échelles d'Europe, & si l'on veut aussi même sur Smirne. Dans l'état présent, ces échelles forment un peu plus de la moitié du commerce total du Levant, comme en fait foi le tableau suivant, qui en est le résumé : mais, dans le cas de l'invasion, elles ne la formeroient plus, parce que le commerce de l'Asie mineure & de la Perse qui maintenant se porte à Smirne, passeroit à la ville d'Alep.

La valeur des marchandises portées de France en Levant se monte comme il suit, à savoir;	liv.	*La valeur des retours du Levant en France se monte comme il suit, à savoir;*	liv.
à Constantinople	4,000,000	de Constantinople	1,000,000
à Salonique	2,300,000	de Salonique	3,500,000
en Morée	250,000	de Morée	1,000,000
en Candie	250,000	de Candée	1,000,000
à Smirne	6,000,000	Smirne	8,000.000
	12,800,000		14,500,000

en Syrie	5,000,000	Syrie	6,000,000
en Egypte	3,000,000	Egypte	3,500,000
en Barbarie	1,500,000	Barbarie	2,000,000
TOTAL	22,300,000	TOTAL	11,500,000
A quoi il faut ajouter pour le cabotage, dit la *caravanne*	150,000		
Et pour les objets portés en fraude des droits. . .	1,550,000		
TOTAL de l'exportation. . . .	24,000,000	TOTAL de l'importation. . . .	26,000,000

2°. Nous conserverons toujours un grand avantage sur une puissance quelconque établie en Turquie, à raison de nos denrées d'Amérique, & de nos draps : car si déjà nous avons anéanti la concurrence des Anglois, des Hollandois, des Vénitiens sur ces articles qui sont la base du commerce du Levant, à plus forte raison l'emporterons-nous sur les Autrichiens & les Russes, qui n'ont point de colonies, & qui de longtems, surtout les Russes, n'atteindront à la perfection de nos manufactu-

res. Dira-t-on qu'enfin ils y parviendront : je l'accorde ; mais, lors même qu'ils ne conquerroient pas la Turquie, comme ils en ſont plus voiſins que nous, nous ne pourrons jamais éviter qu'ils rivaliſent avec ſuccès notre commerce (*a*).

3°. Il ne faut pas perdre de vue que les pays qu'occuperont l'Impératrice & l'Empereur, ſont en grande partie déſerts, & qu'ils vont le devenir encore davantage ; or l'intérêt de tout Gouvernement en pareil cas, n'eſt pas tant de favoriſer le commerce & les arts que la culture de la terre, parce qu'elle ſeule contient & développe les élémens de la puiſſance & de la richeſſe d'un Empire : de tous les artiſans, le laboureur ſeul crée les objets de nos beſoins : les autres ne font que donner des formes ; ils conſomment ſans rien produire : or, puiſque les vraies richeſſes ſont les denrées qui ſervent à la nourriture, au

(*a*) L'Empereur s'y prépare déjà en attirant en ce moment à Vienne un grand nombre de nos fabricans.

vêtement, au logement : puiſque les hommes ne ſe multiplient qu'à raiſon de l'abondance de ces denrées ; puiſque la puiſſance d'un Etat ſe meſure ſur le nombre de bras qu'il nourrit, le premier ſoin du Gouvernement doit être tout entier pour l'art qui remplit le mieux ces objets. Dans ſes encouragemens, il doit ſuivre l'ordre que la nature elle-même a mis dans l'échelle de nos beſoins; ainſi, puiſque le beſoin de la nourriture eſt le plus preſſant, il doit s'en occuper avant tout autre : viennent enſuite les ſoins du vêtement, puis ceux du logement, &c. : & ce n'eſt point aſſez de les avoir réaliſé pour une partie du pays & des ſujets ; l'Empire n'étant aux yeux du Légiſlateur qu'un même Domaine, la nation n'étant qu'une même famille, il ne doit ſe départir de ſon ſyſtême, qu'après l'avoir completté pour l'Empire & pour la nation. Tant qu'il reſte des terres incultes tout bras employé à d'autres travaux eſt dérobé au plus utile ; tant qu'une famille manque du néceſſaire, nul autre n'a droit

d'avoir le ſuperflu. Sans cette égalité générale, un Empire, partie en friche & partie cultivé, un Peuple, partie riche & partie pauvre, partie barbare & partie policé, offrent un mélange choquant de luxe & de miſere, & reſſemblent à ces charlatans ridicules, qui portent du galon & des bijoux avec des haillons ſales & des bas percés.

Ce n'eſt donc que lorſque la culture a atteint ſon comble, qu'il eſt permis de détourner les bras ſuperflus vers les arts d'agrément & de luxe. Alors, le fonds étant acquis, l'on peut s'occuper à donner des formes : alors auſſi, par une marche naturelle s'opere un changement dans le goût & les mœurs d'une nation. Juſques là, l'on n'aimoit que la quantité, l'on commence de goûter la qualité : bientôt la délicateſſe prend la place de l'abondance : bientôt au bœuf entier du repas d'Achilles ſuccédent les petits plats d'Alcibiades ; à la bure peſante & roide, l'étoffe chaude & légére ; au logis ruſtique, aux meubles

groſſiers, une maiſon élégante & un ameublement recherché ; alors, par ordre ſucceſſif & par gradation, naiſſent les uns des autres les arts utiles, les arts agréables, les beaux arts : alors paroiſſent les fabricans de toute eſpèce, les négocians, les architectes, les ſculpteurs, les peintres, les muſiciens, les orateurs, les poëtes. avant cet état de plénitude, vouloir produire ces arts, c'eſt troubler l'ordre de la nature ; c'eſt demander à la jeuneſſe les fruits de l'âge viril : les peuples ſont comme les enfans, on les énerve par des jouiſſances précoces au moral comme au phyſique, & pour quelques fleurs éphémeres, on les jette dans un maraſme incurable. Faute d'obſerver cette marche, la plupart des Etats avortent où font des progrès plus lents qu'ils ne le devroient. Les Rois ſont trop preſſés de jouir : à peine le ſol qui les entoure eſt-il défriché, que déja ils veulent avoir un faſte & une puiſſance ; déja par les conſeils avides de leurs paraſites, ils veulent élever des pa-

lais somptueux des jardins suspendus, des villes, des manufactures, un commerce, une marine; ils transforment les cultivateurs en soldats, en matelots, en maçons, en musiciens, en gens de livrée. Les champs se désertent : la culture diminue; les denrées manquent, les revenus baissent, l'Etat s'obére, & l'on est étonné de voir un corps qui promettoit une grande force, dépérir tout-à-coup, ou végéter tristement dans une langueur funeste.

Mais, l'Empereur & l'Impératrice sont trop éclairés sur les vrais principes du Gouvernement, pour se livrer à ces illusions dangereuses : devenus maîtres de contrées célébres, ils ne se laisseront point séduire par l'appât d'une fausse gloire, & parce qu'ils posséderont les champs de la Gréce & de l'Ionie, ils ne croiront pas pouvoir tout-à-coup en relever les ruines, ni ressusciter le génie des anciens âges : ils savent de quelles circonstances politiques l'état moral que nous admirons fut accompagné; ils savent qu'alors que la Gréce

produiſoit les Phidias & les Praxiteles, les Pindares & les Sophocles, les Thucidides & les Platon, alors, le petit territoire de Sparte nourriſſoit quarante mille familles libres les arides coteaux de l'Attique étoient couverts d'oliviers, les champs de Thébes de moiſſons, en un mot, la terre regorgeoit de population & de culture: pour rallumer le flambeau du génie & des arts, il faut lui redonner les mêmes alimens: les arts n'étant que la peinture & l'imitation des riches ſcènes de l'Etat ſocial & de la nature, on ne les excite qu'autant qu'on les environne de leurs modeles: & ce n'eſt pas encore aſſez que le peintre & le poëte éprouvent des ſenſations, il faut qu'ils les communiquent, & qu'on les leur rende; il faut qu'un Peuple poli, aſſemblé au théatre d'Athénes ou au cirque olimpique, ſoutienne leur ardeur par ſes éloges, épure leur goût par ſa cenſure; & tous ces élémens du génie ſont à reproduire dans la Gréce: il faudra repeupler ſes campagnes déſertes, rendre

l'abondance à ſes villes ruinées, policer ſon peuple abâtardi, créer en lui juſqu'au ſentiment : car le ſentiment ne naiſſant que de la comparaiſon de beaucoup d'objets déja connus, il eſt foible ou nul dans les hommes ignorans & groſſiers : auſſi, peut-on obſerver dans notre propre France que les chefs-d'œuvres de nos arts, préſentés aux eſprits vulgaires, n'excitent point en eux ces émotions profondes qui ſont le ſigne diſtinctif des eſprits cultivés. Enfin, pour reſſuſciter les Grecs anciens, il faudra rendre des mœurs aux Grecs modernes, devenus la race la plus vile & la plus corrompue de l'univers : & la vie agricole ſeule opérera ce prodige ; elle les corrigera de leur inertie par l'eſprit de propriété ; des vices de leur oiſiveté par des occupations attachantes ; de leur bigoterie par l'éloignement de leurs prêtres ; de leur lâcheté par la ceſſation de la tyrannie ; enfin de leur improbité, par l'abandon de la vie mercantile & la retraite des villes. Ainſi les véritables intérêts des puiſſan-

ces nouvelles, loin de contrarier notre commerce, lui ſeront favorables. En tournant toute leur activité vers la culture, elles procureront à leurs ſujets plus de moyens d'acheter, à nous plus de moyens de vendre : leurs denrées plus abondantes nous deviendront moins coûteuſes ; nos objets d'induſtrie pour eux-mêmes ſeront à meilleur prix que s'ils les fabriquoient de leurs mains ; car il eſt de fait que des mains exercées travaillent avec plus d'économie de tems & de matieres, que des mains novices.

Mais, pourra-t-on dire encore, cela même ſuppoſé, notre commerce n'en recevra pas moins une atteinte funeſte, en ce que les nouvelles Puiſſances ne nous accorderont point des privileges auſſi étendus que la Porte : elles nous traiteront pour le moins à l'égal de leurs ſujets, & nous ſerons forcés de partager avec eux l'exploitation de leur commerce.

J'avoue qu'après la Porte nous ne trouverons point de Gouvernement qui nous

préférant à ses propres sujets, ne nous impose que trois pour cent de douanes, pendant qu'il exige d'eux dix pour cent. J'avoue que l'Impératrice & l'Empereur ne souffriront point, comme le Sultan, que nous assujettissions chez nous leurs sujets au droit extraordinaire de vingt pour cent, droit qui donnant à nos nationaux sur eux un avantage immense (1), concentre dans nos mains l'exploitation de tout le commerce. Mais cette prérogative avantageuse à quelques particuliers l'est-elle à la masse du commerce lui-même ? La concurrence des étrangers à son exploitation est-elle un mal pour la Nation, comme le prétendent les intéressés au commerce du Levant? C'est ce que nient les personnes instruites en matiere de commerce; & c'est ce dont le Gouvernement lui-même ne paroît pas bien persuadé : car après avoir souffert par habitude l'existence de ce régime exclusif, on l'a vu dans ces dernieres années, l'abroger par rai-

(1) Les François ne paient que deux & demi pour cent.

ſonnement, & par l'Ordonnance venue à la ſuite de l'inſpection de 1777, permettre aux étrangers quelconques de concourir avec nos nationaux à l'exploitation du commerce du Levant : ſeulement il crut devoir réſerver les draps ; & pour favoriſer notre navigation, il ſpécifia que l'on ne pourroit faire les tranſports que ſur nos bâtimens : il eſt vrai que depuis cette époque il a révoqué cette permiſſion ; mais on a droit de croire qu'il a bien moins cédé à ſa conviction qu'aux plaintes & aux inſtances des Réſidans en Levant ; car tandis qu'il a rejetté les étrangers du commerce de la Méditerranée, il les a admis avec plus d'extenſion à celui des Antilles & de tout l'Océan. Il eſt vrai auſſi que les Négocians de Marſeille prétendent que le Commerce de la Turquie eſt d'une eſpece particuliere ; mais cette propoſition, comme toutes celles dont ils l'appuient, ne ſe ſoutient pas à l'analyſe, & l'on pourroit la réfuter par leur propre Mémoire contre le privilege de la Compagnie des Indes. Toute la queſtion ſe réduit

à savoir s'il nous est plus avantageux de faire le commerce d'une maniere dispendieuse que d'une maniere économique; les Négocians sont pour l'affirmative, & nous pour le sentiment opposé.

Notre commerce en Levant, disent-ils, nous oblige à établir des comptoirs, à cautionner & soudoyer des facteurs, à entretenir des Consuls & des Interpretes, à subir des avanies, des pillages, des pertes occasionnées par les marchandises pestiférées; & tous ces accessoires nous constituent en de grands frais. Si l'on permet aux étrangers, & particuliérement aux naturels de Turquie, d'expédier sans notre entremise, nous ne pourrons soutenir leur concurrence; car le Turc, l'Arménien, le Grec, vivant dans leur propre pays, connoissant la langue, pénétrant dans les campagnes, fréquentant tous les marchés, ont des ressources qu'il nous est impossible d'égaler. En outre, ils n'ont ni frais de comptoirs, ni entretien de facteur, ni dépense de consulat: enfin ils portent dans leur nourriture,

leur vêtement, leurs tranſports, une parcimonie qui ſeule leur donne ſur nous un avantage immenſe.

Voilà préciſément, réponds-je, pourquoi il faut les employer; car il eſt de fait & de principe que plus le commerce ſe traite avec économie, plus il acquiert d'étendue & d'activité. Moins la denrée eſt chere, plus grande eſt la conſommation, & par contre-coup plus grande eſt la production & la culture : entre le producteur & le conſommateur, le Négociant eſt une main acceſſoire qui n'a de droit qu'au ſalaire de ſon tems. Ce ſalaire accroiſſant le prix de la denrée, elle devient d'autant plus chere, & la conſommation d'autant moindre que le ſalaire l'éleve davantage. L'intérêt d'une nation eſt donc d'employer les mains les moins diſpendieuſes : & notre régime actuel eſt l'inverſe de ce principe. D'abord nous payons ces frais de conſulat, de comptoir, de factorie mentionnés par les Négocians. En ſecond lieu, il eſt connu que les facteurs en Levant ne traitent point le commerce

par eux mêmes, mais qu'ils emploient en sous-ordre ces mêmes Grecs & Arméniens que l'on exclud, enforte qu'il s'introduit une troisieme main pour les achats & les ventes : on se plaint même à Marseille de la négligence, de l'inaction & des dépenses de ces facteurs. Leurs *Majeurs* leur reprochent de prendre les mœurs turques, de passer les jours à fumer la pipe, d'entretenir des chevaux & des valets, d'avoir des pelisses & des garderobes, &c. Ils disent, avec raison, qu'ils paient tout cela; mais comme eux-mêmes se paient sur la denrée, c'est nous, consommateurs & producteurs, qui supportons toutes ces charges. Tous ces frais renchérissent d'autant nos draps, les Turcs en achettent moins, & nos fabriques ont moins d'emploi. On nous rend d'autant moins de coton; il nous devient plus cher : nous en consommons moins, & nos manufactures languissent : que si nous nous servions du Grec & de l'Arménien sans l'intermede de nos Négocians & de leurs facteurs, la denrée seroit moins chere,

parce

parce que ces étrangers vivant d'olives & de fromage, leur ſalaire ſeroit moins fort: & encore parce que la tirant de la premiere main, ils ſe contenteroient d'un moindre bénéfice. Par la même raiſon ils acheteroient plus de nos marchandiſes, & le débit en ſeroit plus grand, parce que fréquentant les foires & les marchés, ils étendroient davantage les ventes.

Mais, ajoutent les Négocians, ſi les étrangers deviennent les agens de notre commerce, le bénéfice que font maintenant les nationaux ſera perdu pour l'Etat; il ne recevra plus les fortunes que nos facteurs lui font rentrer chaque année. Le Juif, le Grec, l'Arménien, après s'être enrichis à nos dépens, retourneront dans leur pays, nos fonds ſortiront de France; &c.

Je réponds qu'en admettant les étrangers à notre commerce, ils n'en deviennent point les agens néceſſaires: s'ils y trouvent des bénéfices capables de les y attacher, rien n'empêche les nationaux de les leur diſputer; il s'agit ſeulement d'émuler avec

eux d'activité & d'économie : & nous aurons toujours deux grands avantages : car pendant que le Turc, le Grec, l'Arménien paieront dix pour cent en Turquie, & resteront exposés aux avanies & aux ruines totales, nos François continueront de jouir de leur sécurité, & de ne payer que trois pour cent.

En second lieu, les fortunes que nos Négocians en Levant font entrer chaque année dans l'Etat, ne sont pas un objet aussi considérable que l'on pourroit le croire. De quatre-vingt maisons françoises que l'on compte dans les Echelles, il ne se retire pas plus de cinq Négocians année commune, & l'on ne peut pas porter à plus de 50,000 livres la fortune de chacun d'eux : ce n'est donc en total qu'un fonds de 250,000 livres, ou, si l'on veut, cent mille écus par an, dont une partie même a été prise sur la France. Or la plus légere augmentation dans le commerce compensera cette suppression : en outre, si les étrangers étoient admis en France, la consom-

mation qu'ils y feroient tourneroit à notre profit : au lieu que dans l'état préſent, celle des quatre-vingt maiſons établies en Levant tourne au profit de la Turquie ; & à ne la porter qu'à 10,000 livres par maiſon, c'eſt un fonds de 800,000 livres.

Enfin ſi le Gouvernement admettoit une tolérance de cultes que la politique & la raiſon preſcrivent, que la religion même ordonne, ces mêmes Arméniens, Grecs & Juifs qui aujourd'hui ſont des étrangers, demain deviendroient des ſujets. Qui peut douter que, ſi ces hommes trouvoient dans un pays non-ſeulement la ſûreté de perſonne & de propriété, & la liberté de conſcience, mais encore une vie remplie de jouiſſances, & la conſidération que donne la fortune ; qui peut douter, dis-je, qu'ils n'en préféraſſent le ſéjour à celui de la Turquie, où ils éprouvent la tyrannie perpétuelle du Gouvernement & de l'opinion. Voyez ce qui arrive à Livourne & à Trieſte ; par la tolérance de l'Empereur & du grand Duc, une foule de Juifs, d'Armeniens,

de Grecs y ont émigré depuis quelques années ; l'on a vu en 1784 le grand douanier de l'Egypte y ſauver une fortune de pluſieurs millions, & cet exemple aura des ſuites. De là ont réſulté entre ces ports & le Levant des relations plus intimes dont s'allarme déja Marſeille. Voulez-vous détruire cette concurrence ? ouvrez votre port de Marſeille ; accueillez-y les étrangers, & dans cinq ans Livourne & Trieſte ſeront déſerts. Les faits en ſont garans. Déja dans le court eſpace qu'a duré le régime libre malgré la guerre & la défiance des eſprits, tout le commerce de la Méditerranée avoit pris ſon cours vers nous. Déja les étrangers abandonnoient les vaiſſeaux Hollandois & Raguſais pour ſe ſervir des nôtres : l'induſtrie s'éveilloit en Barbarie, en Egypte, en Aſie, & quoiqu'en ayent dit les réſidans aux Echelles, la maſſe des échanges augmentoit : rétabliſſez la liberté, & vous reprendrez vos avantages ; ils ſont tels que leur poids livré à lui-même entraînera toujours vers vous la balance :

par ſa poſition géographique, Marſeille eſt l'entrepôt le plus naturel de la Méditerranée ; ſon port eſt excellent; & ce qui le rend plus précieux, placé ſur la frontiere d'un pays vaſte & riche en denrées, il offre à la conſommation les débouchés les plus étendus, les plus actifs, & devient le marché le mieux aſſorti, où par conſéquent les acheteurs & les vendeurs ſe rendront toujours de préférence. Que diroit-on d'un marchand qui, ayant le magazin le mieux aſſorti dans tous les genres le tiendroit ſoigneuſement fermé, & ſe contenteroit d'envoyer des colporteurs au dehors ? il eſt conſtant que ſes agens également payés, ſoit qu'ils perdent, ſoit qu'ils gagnent, porteront moins d'activité à vendre, que les acheteurs à qui l'on offrira la marchandiſe mettront moins d'empreſſement à la prendre ; que les aſſortimens leur plairont moins ; qu'en tout ce marchand aura moins de débit : que ſi au contraire il ouvroit ſon magazin à tout le monde, s'il expoſoit ſes marchandiſes à tous les regards,

la vue en provoqueroit le desir ; on acheteroit non-seulement ce que l'on demandoit, mais encore ce dont on n'avoit pas l'idée, & le marchand en faisant de moindres bénéfices sur chaque objet, gagneroit davantage sur la masse : voilà la leçon de notre conduite ; puisque nous avons le plus riche magazin, empressons-nous d'y attirer tout le monde : les étrangers qui ne sont point accoutumés à tant de jouissances s'y livreront avec passion. Le Grec, l'Armenien, le Juif laisseront à notre industrie le bénéfice de leur propre denrée ; ils s'habitueront parmi nous, & Marseille doublera de population, de commerce, & prendra sa place au premier rang de la Méditerranée. Par-là nous économiserons les dépenses des consulats, des drogmans & de ces *Eleves de langue* dont on perd à grands frais la jeunesse dans un college de Paris : nous abolirons le régime tracassier des Echelles ; nous releverons l'émulation de nos fabricans, qui par leur dépendance des négocians & la négligence

des inſpecteurs, détériorent depuis quelques années la qualité de leurs draps : enfin nous détruirons toute concurrence des Européens, & nous tromperons la piége qu'ils nous préparent, en nous préſentant le Pavillon de la Porte que nous ne pourrons refuſer de traiter à égalité.

Un ſeul parti eſt avantageux ; un ſeul parti obvie à tous les inconvéniens, convient à tous les cas, c'eſt de laiſſer le commerce libre, & d'accueillir tout ce qui ſe préſente à Marſeille. Le Gouvernement vient de lever le plus grand obſtacle, en prenant enfin le parti ſi politique & ſi ſage de tolérer les divers cultes. Qu'après cela, les Autrichiens & les Ruſſes conquierent ou ne conquierent pas, les deux cas nous ſont égaux. S'ils s'établiſſent en Turquie, nous profiterons du bien qu'ils y feront naître : s'il ne s'y établiſſent pas, nous ferons le commerce avec eux dans la Mer Noire & la Méditerranée ; & nous devons, à cet égard, ſeconder les efforts de la Ruſſie pour rendre le

Boſphore libre ; car il eſt de notre intérêt, plus que d'aucune autre nation de l'Europe d'attirer tout le commerce de cet Empire ſur la Méditerranée, puiſque cette navigation eſt à notre porte, & que nos rivaux en ſont éloignés. Et tout eſt en notre faveur dans ce projet, puiſque les plus riches productions du Nord ſont voiſines de cette Mer. Ces bois de marine ſi recherchés & qui deviennent ſi rares dans notre France croiſſent ſur le Dnieper & ſur le Don, & il ſeroit bien plus ſimple de les flotter par ces fleuves dans la Mer Noire que de les faire remonter par des détours immenſes juſqu'à la Baltique & au port de Riga, où la navigation eſt interrompue par les glaces pendant ſix mois de l'année.

Il ne me reſte plus à traiter que de quelques projets préſentés au Gouvernement. Depuis que les bruits d'invaſion & de partage ont commencé de ſe répandre, depuis que l'opinion publique en a même regardé le plan comme arrêté entre l'Empereur &

l'Impératrice, quelques perſonnes parmi nous conſidérant à la fois la difficulté de nous oppoſer à cet événement, & les dommages qu'il pourroit nous apporter, ont propoſé d'obvier à tous les inconvéniens en accédant nous-mêmes à la Ligue; & puiſque nous ne pouvions empêcher nos voiſins de s'aggrandir, de faire ſervir leur puiſſance & leur ambition à notre propre avantage. En conſéquence il a été préſenté au Conſeil divers Mémoires tendant à prouver, d'un côté, l'utilité, la néceſſité même de prendre part à la conquête; de l'autre, à diriger le Gouvernement dans le choix du pays qu'il doit s'approprier. Sur ce ſecond chef les avis ne ſont pas d'accord; les uns veulent que l'on s'empare de la Morée & de Candie; les autres conſeillent Candie ſeule, ou l'iſle de Chypre; d'autres enfin l'Egypte. De ces projets & de beaucoup d'autres que l'on pourroit faire, un ſeul, par l'éclat & la ſolidité de ſes avantages, mérite d'être diſcuté, je veux dire le projet concernant l'Egypte.

Le cas arrivant, a-t-on dit ou a-t-on dû

dire ; que l'Empereur & l'Impératrice ſe partagent la Turquie d'Europe, un ſeul objet peut indemniſer la France, un ſeul objet eſt digne de ſon ambition, la poſſeſſion de l'Egypte : ſous quelque rapport que l'on enviſage ce pays, nul autre ne peut entrer avec lui en parallele d'avantages. L'Egypte eſt le ſol le plus fécond de la Terre, le plus facile à cultiver, le plus certain dans ſes récoltes ; l'abondance n'y dépend pas comme en Morée & dans l'iſle de Candie, de pluies ſujettes à manquer ; l'air n'y eſt pas mal ſain comme en Chypre, & la dépopulation n'y regne pas comme dans ces trois contrées. L'Egypte, par ſon étendue, eſt égale aux deux tiers de la France, & par ſa richeſſe elle en peut ſurpaſſer deux ou trois fois le revenu ; elle réunit toutes les productions de l'Europe & de l'Aſie, le bled, le riz, le coton, le lin, l'indigo, le ſucre, le ſafranon, &c. & avec elle ſeule nous pourrions perdre impunément toutes nos Colonies ; elle eſt à la porte de la France, & dix jours conduiront nos Flottes de Toulon à Alexan-

drie; elle eſt mal défendue, facile à conquérir & à conſerver. Ce n'eſt point aſſez de tous ces avantages qui lui ſont propres, ſa poſſeſſion en donne d'acceſſoires qui ne ſont pas moins importans. Par l'Egypte nous toucherons à l'Inde, nous en dériverons tout le commerce dans la Mer Rouge, nous rétablirons l'ancienne circulation par Suez, & nous ferons déſerter la route du Cap de Bonne-Eſpérance. Par les caravannes d'Abiſſinie, nous attirerons à nous toutes les richeſſes de l'Afrique intérieure, la poudre d'or, les dents d'éléphant, les gommes, les eſclaves : les eſclaves ſeuls feront un article immenſe ; car tandis qu'à la côte de Guinée ils nous coûtent 800 liv. la tête, nous ne les payerons au Caire que 150 liv., & nous en raſſaſierons nos iſles. En favoriſant le pélérinage de la Mecque, nous jouirons de tout le commerce de la Barbarie juſqu'au Sénégal, & notre Colonie ou la France elle-même deviendra l'entrepôt de l'Europe & de l'Univers.

Il faut l'avouer ; ce tableau qui n'a rien

d'exagéré eſt bien capable de ſéduire, & peu s'en faut qu'en le traçant le cœur ne s'y laiſſe entraîner : mais la prudence doit guider même la cupidité ; & avant de courir aux amorces de la fortune, il convient de peſer les obſtacles qui en ſéparent, & les inconvéniens qui y ſont attachés.

Ils ſont grands & nombreux ces inconvéniens & ces obſtacles. D'abord, pour nous approprier l'Egypte, il faudra ſoutenir trois guerres ; la premiere, de la part des Turcs ; car la Religion ne permet pas au Sultan de livrer à des Infideles ni les poſſeſſions ni les perſonnes des Vrais-Croyans : la ſeconde, de la part des Anglois ; car l'on ne ſuppoſera pas que cette Nation envieuſe nous voie tranquillement faire une acquiſition qui nous donneroit ſur elle tant de prépondérance, & qui détruiroit ſous peu toute ſa puiſſance dans l'Inde : la troiſieme enfin, de la part des Naturels de l'Egypte, & celle-là, quoiqu'en apparence la moins redoutable, ſeroit en effet

la plus dangereuſe. L'on ne compte de Gens de guerre que huit ou dix mille Mamlouks ; mais ſi des Francs, ſi des ennemis de Dieu & du Prophete oſoient y débarquer, Turcs, Arabes, Payſans, tout s'armeroit contr'eux ; le fanatiſme tiendroit lieu d'art & de courage, & le fanatiſme eſt toujours un ennemi dangereux ; il regne encore dans toute ſa ferveur en Egypte ; le nom des Francs y eſt en horreur, & ils ne s'y établiroient que par la dépopulation. Mais je ſuppoſe les Mamlouks exterminés & le Peuple ſoumis, nous n'aurons encore vaincu que les moindres obſtacles ; il faudra gouverner ces hommes, & nous ne connoiſſons ni leur langue, ni leurs mœurs, ni leurs uſages : il arrivera des malentendus qui cauſeront à chaque inſtant du trouble & du déſordre. Le caractere des deux Nations oppoſé en tout, deviendra réciproquement antipathique : nos Soldats ſcandaliſeront le Peuple par leur ivrognerie, le révolteront par leur inſolence envers les femmes ; cet article ſeul aura les

ſuites les plus graves. Nos Officiers même porteront avec eux ce ton léger, excluſif, mépriſant, qui nous rend inſupportables aux Etrangers, & ils aliéneront tous les cœurs. Ce ſeront des querelles & des ſéditions renaiſſantes : on châtiera, on s'envénimera, on verſera le ſang, & il nous arrivera ce qui eſt arrivé aux Eſpagnols dans l'Amérique, aux Anglois dans le Bengale, aux Hollandois dans les Moluques, aux Ruſſes dans les Kouriles ; nous exterminerons la Nation : nous avons beau vanter notre douceur, notre humanité, les circonſtances font les hommes, & à la place de nos voiſins nous euſſions été barbares comme eux. L'homme fort eſt dur & méchant, & l'expérience a prouvé ſur nous-mêmes que notre joug n'étoit pas moins peſant qu'un autre. Ainſi l'Egypte n'aura fait que changer de Mamlouks, & nous ne l'aurons conquiſe que pour la dévaſter : mais alors même il nous reſtera un ennemi vengeur à combattre, le climat. Des faits nombreux ont conſtaté que les pays

chauds nous ſont funeſtes : nous n'avons pu nous ſoutenir dans le Milanez & la Sicile ; nos établiſſemens dans l'Inde & les Antilles nous dévorent : que ſera-ce de l'Egypte ? Nous y porterons notre intempérance & notre gourmandiſe ; nous y boirons des liqueurs ; nous y mangerons beaucoup de viande ; en un mot, nous voudrons y vivre comme en France ; car c'eſt un des caracteres de notre Nation, qu'avec beaucoup d'inconſtance dans les goûts, elle eſt très-opiniâtre dans ſes uſages. Les fievres ardentes, malignes, putrides, les pleuréſies, les dyſſenteries, nous tueront par milliers : année commune, l'on pourra compter ſur l'extinction d'un tiers de l'Armée, c'eſt-à-dire, de 8 à 10 mille hommes ; car pour garder l'Egypte il faudra au moins 25 mille hommes. A ce beſoin de recruter nos Troupes, joignez les émigrations qui ſe feront pour le commerce & la culture, & jugez de la dépopulation qui en réſultera parmi nous ; & cela pour quels avantages ? Pour enrichir quelques individus à qui la

faveur y donnera des commandemens ; qui n'uſeront de leur pouvoir que pour y amaſſer des fortunes ſcandaleuſes ; qui même avec de bonnes intentions ne pourront ſuivre aucun plan d'adminiſtration favorable au pays, parce que la défiance & l'intrigue les changeront ſans ceſſe ; & que l'on ne diſe point que l'on préviendra les abus par un nouveau régime. Le paſſé prouve pour l'avenir. Depuis François Ier, pas un ſeul de nos établiſſemens n'a réuſſi ; au Milanez, à Naples, en Sicile, dans l'Inde, à Madagaſcar, à Cayenne, au Miſſiſſipi, au Canada, par-tout nous avons échoué : Saint-Domingue même ne fait pas exception ; car il n'eſt pas notre ouvrage ; nous le devons aux Flibuſtiers. Croira-t-on que nous changions de caractere ? On nous ſéduit par l'appât d'un commerce immenſe ; & que ſont des richeſſes qui dépeupleront notre pays ? qui accroîtront nos dettes & nos impôts par de nouvelles guerres ? qui en réſultat ſe concentreront dans un petit nombre de mains ?

Depuis

Depuis cent ans l'on a beaucoup vanté le commerce ; mais si l'on examinoit ce qu'il a ajouté de réel au bonheur des Peuples, l'on modéreroit cet enthousiasme. A dater de la découverte des deux Indes l'on n'a pas cessé de voir des guerres sanglantes causées par le commerce, & le fer & la flamme ont ravagé les quatre parties du globe pour du poivre, de l'indigo, du sucre & du café. Les Gouvernemens ont dit aux Nations qu'il s'agissoit de leurs plus chers intérêts ; mais les jouissances que la multitude paya de son sang, les goûta-t-elle jamais ? N'ont-elles pas plutôt aggravé ses Charges & augmenté sa détresse ? Par un autre abus les bénéfices accumulés en quelques mains ont produit plus d'inégalité dans les fortunes, plus de distance entre les conditions, & les liens des sociétés se sont relâchés ou dissous ; l'on n'a plus compté dans chaque état qu'une multitude mendiante de mercénaires, & un groupe de propriétaires opulens : avec les grandes richesses sont

venues la diſſipation, les goûts dépravés; l'audace & la licence : l'émulation du luxe a jeté le déſordre dans l'intérieur des familles, & la vie domeſtique a perdu ſes charmes : le beſoin d'argent plus impérieux a rendu les moyens de l'acquérir moins honnêtes, & l'ancienne loyauté s'eſt éteinte. Les arts agréables devenus plus importans ont fait mépriſer les arts néceſſaires; les campagnes ſe ſont dépeuplées pour les Villes, & les Laboureurs ont laiſſé la charrue pour ſe rendre Laquais ou Artiſans : l'aſpect extérieur des états en a été plus brillant; mais la force intrinſeque s'en eſt diminuée : auſſi n'eſt-il pas un ſeul Gouvernement en Europe qui ne ſe trouve épuiſé au bout d'une guerre de quatre ou cinq ans : tous ſont obérés de dettes; & voila les fruits des conquêtes & du commerce. Pour des richeſſes lointaines l'on néglige celles que l'on poſſede : pour des entrepriſes étrangeres on ſe diſtrait des ſoins intérieurs : on acquiert des terres & l'on perd des Sujets : on ſoudoie des Armées plus fortes : on entretient des flottes plus

nombreuſes : on établit des impôts plus peſans : la culture devient plus onéreuſe & diminue : les beſoins plus urgens rendent l'uſage du pouvoir plus arbitraire : les volontés prennent la place des Loix : le deſpotiſme s'établit, & de ce moment toute activité, toute induſtrie, toute force dégénere ; & à un éclat paſſager & menteur ſuccede une langueur éternelle : voilà les exemples que nous ont offerts le Portugal, l'Eſpagne, la Hollande ; & voilà le ſort qui nous menace nous-mêmes, ſi nous ne ſavons profiter de leur expérience.

Ainſi, me dira-t-on, il faudra reſter ſpectateurs paiſibles des ſuccès de nos voiſins, & de l'aggrandiſſement de nos rivaux ! Oui ſans doute il le faut, parce qu'il n'eſt que ce parti d'utile & d'honnête ; il eſt honnête, parce que rompre ſoudain avec un allié pour devenir ſon plus cruel ennemi, eſt une conduite lâche & odieuſe : il eſt utile, que dis-je, il eſt indiſpenſable. Dans les circonſtances préſentes il nous eſt de la plus étroite neceſſité de conſerver la

paix ; elle seule peut réparer le désordre de nos affaires : le moindre effort nouveau, la moindre négligence, peuvent troubler la crise que l'on tâche d'opérer, & d'un accident passager, faire un mal irrémédiable. Ne perdons pas de vue qu'un ennemi jaloux & offensé nous épie ; évitons donc toute distraction d'entreprises étrangeres. Rassemblons toutes nos forces & toute notre attention sur notre situation intérieure : rétablissons l'ordre dans nos finances : rendons la vigueur à notre Armée : réformons les abus de notre constitution ; corrigeons dans nos Loix la barbarie des siecles qui les ont vus naître : par-là & par-là seulement nous arrêterons le mouvement qui déjà nous entraîne : par-là nous régénérerons nos forces & notre consistance, & nous ressaisirons l'ascendant qui nous échappe : par-là nous deviendrons supérieurs aux révolutions externes que le cours de la nature amene & nécessite : il ne faut pas nous abuser ; l'état de choses qui nous environne ne peut pas toujours durer : le

temps prépare ſans ceſſe de nouveaux changemens, & le ſiecle prochain eſt deſtiné à en voir d'immenſes dans le ſyſtême politique du monde entier. Le ſort n'a pas dévoué l'Inde & l'Amérique à être éternellement les eſclaves de l'Europe. L'affranchiſſement des Colonies Angloiſes a ouvert pour le Nouveau-Monde une nouvelle carriere, & plutôt ou plus tard les chaînes qui le tiennent aſſervi échapperont aux mains de ſes Maîtres : l'Inde commence à s'agiter, & pourra ſe purger bientôt d'une tyrannie étrangere. L'invaſion de la Turquie & la formation d'une nouvelle Puiſſance à Conſtantinople, donneront à l'Aſie une autre exiſtence : le commerce prendra d'autres routes, & la fortune des Peuples ſera changée. Ainſi l'Empire factice que s'étoient fait quelques Etats de l'Europe, ſera de toutes parts ébranlé & détruit ; ils ſeront réduits à leur propre terre, & peut-être ce coup du ſort qui les allarme en ſera-t-il la plus grande faveur ; car alors les ſujets de querelles devenus moins nombreux ren-

dront les guerres plus rares ; les Gouvernemens moins distraits s'occuperont davantage de l'administration intérieure ; les forces moins partagées se concentreront davantage, & les Etats ressembleront à ces arbres qui dépouillés par le fer, de branches superflues où s'égaroit la seve, n'en deviennent que plus vigoureux, & la nécessité aura tenu lieu de sagesse. Dans cette révolution il n'est aucun Peuple qui ait moins à perdre que nous ; car nous ne sommes ni épuisés de population ou languissans d'inertie comme le Portugal & l'Espagne, ni bornés de terrein & de moyens comme l'Angleterre & la Hollande. Notre sol est le plus riche & l'un des plus variés de l'Europe. Nous n'avons, il est vrai, ni coton, ni sucre, ni café, ni épiceries ; mais l'échange de nos vins, de nos laines, de nos objets d'industrie, nous en procurera toujours en abondance. Les Allemands n'ont point de Colonies, & les denrées de l'Amérique & de l'Inde sont aussi répandues chez eux & moins cheres que chez nous. C'est dans nos foyers & non au-delà

des mers, que ſont pour nous l'Egypte & les Antilles. Qu'avons-nous beſoin de terre étrangere quand un ſixieme de la nôtre eſt encore inculte, & que le reſte n'a pas reçu la moitié de la culture dont il eſt ſuſceptible? Songeons à améliorer notre fortune & non à l'aggrandir : ſachons jouir des richeſſes qui ſont ſous nos mains, & n'allons point pratiquer ſous un ciel étranger une ſageſſe dont nous ne faiſons pas même uſage chez nous.

Mais déſormais j'ai touché la borne de ma carriere, & je dois m'arrêter. J'ai expoſé ſur quels ſymptômes de foibleſſe & de décadence je fonde les préſages de la ruine prochaine de l'Empire Turc. J'ai inſiſté ſur les faits généraux plus que ſur ceux du moment, parce qu'il en eſt ſouvent des Empires comme de ces arbres antiques qui, ſous un aſpect de verdure & quelques rameaux encore frais, celent un tronc rongé dans ſes entrailles, & qui n'ayant plus pour ſoutien que leur écorce, n'attendent pour être renverſés, que le premier ſouffle de

la tempête. J'ai expliqué pourquoi l'Empire Ruſſe, ſans être lui-même robuſtement conſtitué, avoit néanmoins une grande force relative, & annonçoit de grands accroiſſemens. J'ai détaillé les raiſons qui me font regarder la révolution prochaine plutôt comme avantageuſe que comme nuiſible à nos intérêts. Je penſe que nous devons éviter la guerre, parce qu'entrepriſe pour le commerce, elle nous coûtera toujours beaucoup plus qu'il ne nous rapporte; & qu'entrepriſe pour une conquête, elle nous perdra auſſi certainement par ſon ſuccès que par ſon échec. C'eſt déſormais au temps à vérifier ou à démentir ces conjectures. A juger par les apparences, l'iſſue de la criſe actuelle n'eſt pas éloignée; il eſt poſſible que dans le cours de cette guerre, que ſous le terme de deux campagnes, l'événement principal ſoit décidé; il peut ſe faire que par une hardieſſe calculée, les alliés marchent bruſquement ſur Conſtantinople qu'ils trouveront déſert & incendié. Ce coup frappé ce ſera à la prudence de conſommer

l'ouvrage de la fortune. Jamais carriere ne s'ouvrit plus brillante: il ne s'agit pas moins que de former des Empires nouveaux dans le ſol le plus fécond, dans le ſite le plus heureux, ſous le plus beau climat de la Terre, & pour comble d'avantage, d'avoir à policer une des races d'hommes les mieux conſtitués au moral & au phyſique. A bien des égards les Peuples de la Turquie ſont préférables, pour les Légiſlateurs, à ceux de l'Europe, & ſur-tout à ceux du Nord. Les Aſiatiques ſont ignorans, mais l'ignorance vaut mieux que le faux ſavoir: ils ſont engourdis, mais non pas brutes & ſtupides. L'on peut même dire qu'ils ſont plus voiſins d'une bonne légiſlation que la plupart des Européens, parce que chez eux le déſordre n'eſt point conſacré par des Loix. L'on n'y connoît point les droits vexatoires du ſyſtême féodal, ni le préjugé barbare des naiſſances qui conſacre la tyrannie des Ariſtocrates. Toute réforme y ſera facile, parce qu'il ne faudra pas, comme chez nous, détruire pour rebâtir. Les lu-

mieres acquiſes n'auront point à combattre la barbarie originelle, & tel ſera déſormais l'avantage de toute conſtitution nouvelle, qu'elle pourra profiter des travaux modernes pour ſe former ſur les principes de la morale univerſelle.

Si donc la Puiſſance qui s'établira à Conſtantinople ſait uſer de ſa fortune, ſi dans ſa conduite avec ſes nouveaux Sujets elle joint la droiture à la fermeté, ſi elle s'établit médiatrice impartiale entre les diverſes ſectes, ſi elle admet la tolérance abſolue dont l'Empereur a donné le premier exemple, & qu'elle ôte tout effet civil aux idées religieuſes; ſi la Légiſlation eſt confiée à des mains habiles & pures, ſi le Légiſlateur ſaiſit bien l'eſprit des Orientaux, cette Puiſſance fera des progrès qui laiſſeront bientôt en arriere les anciens Gouvernemens : elle doit ſur-tout éviter d'introduire, comme le Tſzar Pierre Ier., une imitation ſervile de mœurs étrangeres. Chez un Peuple comme chez un Particulier, on ne développe de grands moyens qu'autant qu'ils

dérivent d'un caractere propre. Enfin cette Puiſſance doit s'abſtenir, pour hâter la population, de tranſporter le Peuple de ſes Provinces : l'expérience de tous les Conquérans de l'Aſie a trop prouvé que ces tranſplantations détruiſent plus les hommes qu'elles ne les multiplient : quand un pays eſt bien gouverné, il ſe peuple toujours aſſez par ſes propres forces : d'ailleurs les Arméniens, les Grecs, les Juifs & les autres Nations perſécutées de l'Aſie, s'empreſſeront d'accourir vers une terre qui leur offrira la ſécurité ; & les Muſulmans eux-mêmes, ſur-tout les payſans, ſont tellement fatigués de la tyrannie Turque, qu'ils pourront conſentir à vivre ſous une domination étrangere. Alors le bien qu'aura produit la révolution actuelle fera oublier les maux qu'elle va coûter : le bonheur de la génération future ſéchera les larmes de l'humanité ſur la génération préſente, & la philoſophie pardonnera aux paſſions des Rois qui auront eu l'effet d'améliorer la condition de l'eſpece humaine.

Telles ſont les conſidérations que m'ont dès avant ce jour ſuſcité les démêlés de la Porte avec la Ruſſie. J'ai dû les livrer au Public, parce que ce qu'elles peuvent contenir d'erroné, ſa cenſure le redreſſera, & que ſon ſuffrage donnera du poids à ce qu'elles peuvent offrir de judicieux. Sans un but d'utilité je ne les euſſe point publiées; car il n'y a aucun avantage à ſe faire Prophete. Tant que les événemens ne ſont point arrivés l'on vous traite de viſionnaire; & lorſqu'ils ſont réaliſés, chacun vous dit comme à Colomb, après la découverte de l'Amérique : *cela étoit tout ſimple, & tout le monde l'avoit devine.*

Terminé le 26 Février 1788.

FIN.

Boursa
A D O L
A N
CARTE RELATIVE
au partage eventuel
DE LA
TURQUIE.

Telles ſont les conſidérations que m'ont dès avant ce jour ſuſcité les démêlés de la Porte avec la Ruſſie. J'ai dû les livrer au Public, parce que ce qu'elles peuvent contenir d'erroné, ſa cenſure le redreſſera, & que ſon ſuffrage donnera du poids à ce qu'elles peuvent offrir de judicieux. Sans un but d'utilité je ne les euſſe point publiées; car il n'y a aucun avantage à ſe faire Prophete. Tant que les événemens ne ſont point arrivés l'on vous traite de viſionnaire; & lorſqu'ils ſont réaliſés, chacun vous dit comme à Colomb, après la découverte de l'Amérique : *cela étoit tout ſimple, & tout le monde l'avoit devine.*

Terminé le 26 Février 1778.

FIN.

LODOMERIE
POLOGNE
RUSSIE
GALLICIE
AUTRICHE
HONGRIE
TRANSILVANIE
MOLDAVIE
BESSARABIE
TAURIQUE
KOUBAN
VALACHIE
BULGARIE
SERVIE
BOSNIE
CROATIE
ESCLAVONIE
ALBANIE
ROMELIE
GRECE
ITALIE
SICILE
MER NOIRE
MER MÉDITERRANÉE
ANADOLI
SYRIE
ARMÉNIE
GEORGIE
CRIMÉE
CHYPRE I.
CANDIE
Trieste
Fiume
Temesvar
Belgrade
Bukarest
Silistria
Sofia
Salonik
Andrinople
Constantinople
Boursa
Angora
Smirne
Kutaié
Alexandrie
Alep
Corfou I.
Zante I.
Céfalonie I.
Rhodes I.
Sparte
Thebes
Athenes
Kaffa
Perecop
Kilburun
Yassi
Kiow
Kamenetz
Brailow
Akerman
Ochakow
Taman
Kertsch
Azof
Anapa
Kuban R.
Danube R.
Euphrate R.
30 60 Lieues
CARTE RELATIVE
au partage eventuel
DE LA
TURQUIE.